

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
ANDRÉ CLOVIS..... Été 1944, aux lisières du Maquis (<i>à suivre</i>).....	275
RENÉ DUMESNIL..... La querelle du Diapason.....	297
VINCENOT..... Une expérience sociale dans un village d'Égypte : El-Agaïza.....	302
D ^r LOTTE..... Sémantique et Zoologie (du canard à l'anatife)...	320
DUPERTUIS..... Demolins et l'École nouvelle (<i>fin</i>).....	332
JEAN AUDEBERT..... Aperçus nouveaux sur les religions primitives.....	354

CHRONIQUES

G. W. — ROBERT KEMP



ÉGYPTE : 10 PIASTRES



A NOS LECTEURS.

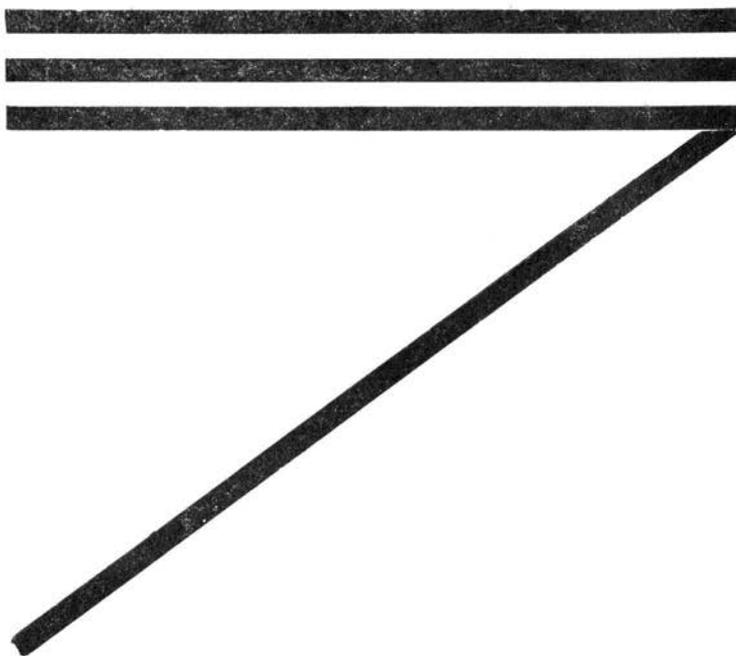
⊙ *La Revue du Caire* s'est assuré la collaboration de plusieurs écrivains et savants les plus notoires de France, d'U.R.S.S. et de Grande-Bretagne.

⊙ Ainsi, à ses fidèles abonnés et lecteurs, *La Revue du Caire* est heureuse d'offrir la primeur d'articles inédits signés des plus grands noms de l'Étranger, à côté de sa collaboration habituelle d'Égypte et d'ailleurs, qui groupait déjà les talents les plus autorisés.





The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

ÉTÉ 1944, AUX LISIÈRES DU MAQUIS.

Les historiens nous expliqueront sans doute un jour bien des points encore obscurs de cette extraordinaire campagne de l'été 1944 qui aboutit à la libération de la France. En attendant, qui peut se flatter de comprendre comment fut délivrée toute cette partie du territoire français qui s'étend entre la Loire et les Pyrénées, où n'apparut pas une seule armée anglaise ou américaine, et d'où pourtant les Allemands se retirèrent, talonnés par les seuls «maquisards», juste avant que se refermât la seule porte de sortie que leur laissait, vers la Bourgogne et la Franche-Comté, l'avance conjuguée des armées alliées d'invasion venues de Normandie et de la côte provençale?

Ces notes, prises au jour le jour dans un petit hameau charentais, n'ont pas d'autre ambition que de donner une idée de la façon dont les choses se passeront, et de ce que fut la libération pour tout un morceau de la France où l'on attendit en vain les armées alliées.

Il s'agit d'un village situé aux confins du Limousin, du Périgord et de l'Angoumois, et où, en somme, rien de très important ne s'est passé durant ces semaines mémorables, sinon l'avance lente et résolue du «Maquis» sur les talons

des Allemands en retraite. D'un village en quelque sorte privilégié si l'on songe qu'Oradour-sur-Glane n'en est qu'à 80 kilomètres, et que les FFI qui le traversèrent en vainqueurs en septembre 1944 sont les mêmes qui, naguère, étaient immobilisés, par l'insuffisance de leur armement, devant les poches allemandes de La Rochelle et de Royan, à un peu plus de 100 kilomètres à vol d'oiseau...

*
* *

1^{er} juillet. — Arrivé ici depuis trois jours. Soleil de plomb, depuis des semaines. Tout est desséché. Les paysans se plaignent : pas de légumes — haricots et pommes de terre meurent avant de mûrir — et pas de fourrage. Abattage clandestin florissant, viande au marché noir à 50 fr. le kilo (à Paris, on la payait jusqu'à 200 fr.). Pas de beurre : la Charente-Maritime ne peut livrer, faute de transports. Pas d'huile : celle dont le Ravitaillement autorise et contrôle la fabrication (mélange de noix, colza, tournesol, graines de chou, etc.) est bloquée chez le répartiteur par ordre de l'occupant. Quand on achète de la viande, on met précieusement de côté chaque bribe de graisse de bœuf ou de mouton. Pas de sucre depuis juin : 50 pastilles de saccharine par personne et par mois.

La région est complètement isolée, comme tant d'autres, depuis la grande offensive aérienne alliée du printemps. Plus un train n'arrive à Angoulême, sauf ceux que font circuler les Allemands, depuis le bombardement du 15 juin, qui a détruit la gare et tous les embranchements (quatre bombes égarées ont fait aussi des victimes dans la ville). Les camions sont rares sur les routes souvent survolées et mitraillées. La poste fonctionne encore, on ne sait comment : les lettres mettent trois semaines pour arriver de Paris, transmises d'un point à un autre,

dit-on, à pied, à bicyclette, en camion, rarement en train. Pas de journaux, ni de Paris ni de Bordeaux. Presque pas de radio : le courant électrique n'est donné qu'à des heures irrégulières, et seulement en pleine nuit. La seule émission de la BBC qu'on puisse quelquefois entendre est de 1 h. 15 du matin : il faut se lever, sortir — bravant le couvre-feu et les patrouilles allemandes — pour aller l'écouter chez un voisin, en grand mystère.

Aussi sait-on très mal ce qui se passe : les dernières nouvelles sûres — les Américains devant Cherbourg — c'est moi qui les ai apportées de Paris il y a 3 jours, et elles étaient déjà vieilles de cinq jours.

On attend les Américains, on raconte qu'ils vont débarquer à Bordeaux pour venir libérer le Sud-Ouest.

5 juillet. — Le maquis est tout près : maquis limousin et confolentais à l'est, maquis périgourdin au sud. Il a tenu, pendant un certain temps, la route nationale Angoulême-Limoges au delà de l'ancienne ligne de démarcation : mais il a dû reculer, et cela a coûté cher : on a entendu tonner le canon vers Chabanais, où la Milice « française », qui décharge les Allemands du poids de la répression, a incendié en un jour 57 maisons de ce village français, pour le punir d'avoir donné asile à des patriotes français. Limoges est encore, paraît-il, aux mains des Allemands, mais le maquis enserme la ville de tous côtés. Il a fait sauter le pont sur route de Chasse-neuil, coupant ainsi la ligne Angoulême-Limoges. L'occupant sévit dans toute la région : *l'Écho d'Oradour* (qui date du 14 juin) est parvenu jusqu'ici : on a peur, mais on serre les poings.

Au sud, vers le Périgord, le maquis tient la Forêt d'Horte, les landes et petits bois de Sers, Dirac, Sainte-Catherine, Bouex : il menace ainsi des deux côtés la route Angoulême-Périgueux.

Le maquis a déjà sa légende : il fait la guerre, mais aussi l'ordre et la justice, punit les traîtres et les mercantis, régleme le ravitaillement (de manière à frustrer

les réquisitions ennemies) par des ordres qui, sans être écrits ni criés, n'en sont pas moins connus et respectés de la population : contre cette obéissance muette à une autorité insaisissable, les Boches sont impuissants, même avec l'assistance plus agile de la Milice.

Anecdote caractéristique, controuvée ou non. A la gendarmerie de Chazelles, six FTP ou prétendus tels, arrêtés par la Milice, étaient détenus pour avoir, sous prétexte de réquisitions pour le maquis, odieusement pillé une ferme. Un soir, un petit détachement d'authentiques FTP est arrivé, et, tenant en respect les gendarmes présents, a libéré les six détenus, puis les a fusillés séance tenante. « Nous faisons notre justice nous-mêmes », ont-ils déclaré en s'en allant. L'histoire court le pays.

Les paysans ignorent encore l'étiquette officielle « F.F.I. » : chaque patriote armé qu'ils aident en cachette est « un maquis ». Parfois on voit passer en trombe, dans le village ou dans la Forêt de Braconne, une auto marquée des quatre as, ou un camion marqué FTPF, avec deux gars armés sur les ailes, de chaque côté du capot. J'ai expliqué aux curieux ce que sont les FTPF, que les as signifient A.S. ou Armée Secrète, et que FTP+AS=FFI. Mais on aime mieux les appeler : « les maquis ».

Ils ont, murmure-t-on, un dépôt d'armes dans une maison proche du village des Frauds, à un kilomètre d'ici, en bordure de la forêt, à 200 mètres du Camp de la Braconne occupé par les Boches. La propriétaire de la maison, la Berthe, comme on l'appelle ici, reçoit chaque nuit des visiteurs mystérieux qu'elle héberge presque au nez des Allemands. Peu de gens le savent, mais presque tous le soupçonnent : c'est miracle qu'il n'y ait pas encore eu d'indiscrétion. La Berthe, avec qui j'ai parlé en confiance, ne craint pas de dénonciation : « nos paysans sont assez malins pour être patriotes », dit-elle paisiblement.

Chaque nuit, on entend passer un avion isolé, sans aucun doute un ravitailleur du maquis. Pas de réaction

allemande, bien qu'il y ait de la DCA au Camp. On entend repasser l'avion en sens inverse, quinze ou vingt minutes plus tard.

La Milice a son Q.G. régional à Angoulême : elle doit maintenir « l'ordre » contre le Maquis, sur les arrières des Allemands qui ramènent des troupes vers le littoral atlantique depuis qu'a commencé le débarquement. On me dit qu'on a vu un certain temps tous les croisements de routes gardés, dès la nuit tombante, par un Allemand flanqué d'un milicien. Ils y ont renoncé ensuite : les gens assurent qu'on en retrouvait parfois, le matin, égarés à leur poste.

6 juillet. — Acheté un kilogramme de sucre au marché noir : 250 francs. Ma mère a 70 ans et ne peut plus supporter la saccharine.

9 juillet. — Un visiteur inattendu : Hans Sch., un vieil ami alsacien. Il vient de Limoges à bicyclette. Sur les 90 kilomètres du parcours il n'a pas rencontré un seul Allemand. Mais il a été deux fois arrêté par des groupes du Maquis. La chose m'intrigue : je sais d'expérience (depuis mon voyage à vélo de Paris jusqu'ici) que le Maquis est fort méfiant à l'égard des cyclo-touristes, et qu'il faut lui donner de solides preuves de bonne foi quand on traverse les régions qu'il contrôle.

Après quelques phrases de sondage mutuel, nous avons vite fait de nous comprendre, et Hans se déboutonne. Il est capitaine dans le Maquis de Corrèze et de Haute-Vienne : il y fait le renseignement (notamment l'interrogatoire des prisonniers allemands), la liaison radio avec Londres et le cas échéant (aujourd'hui par exemple) la liaison avec les autres maquis régionaux. Il se rend en mission en Charente-Maritime et en Vendée, sous l'innocente identité d'un voyageur de commerce (mais pour quelle firme, grand Dieu, en ce moment où rien ne circule !). Sa femme et ses trois enfants sont dans une petite ville de la Creuse : depuis deux ans il les a vus deux fois quelques heures.

Il me parle de sa vie dans le maquis : à l'en croire, un paradis dans un manoir isolé, où l'on s'amuse au grand air, où l'on mange bien et où il occupe ses loisirs à jouer du violon : tout cela, il est vrai, entre un coup de main contre un détachement allemand et un parachutage nocturne... Après le déjeuner, il repart vers Angoulême. Il repassera dans une quinzaine.

12 juillet. — Le collecteur et répartiteur de l'huile pour la région est un gros épicier de Pranzac, connu pour ses excellents rapports avec les Allemands et les énormes bénéfices qu'il réalise à la faveur de ses fonctions officielles. Avant-hier soir un détachement de FFI est venu chez lui et lui a confisqué tout un stock non seulement d'huile, mais de sucre, de café (national), de chocolat « Pétain » (une mince pellicule de chocolat autour d'une tablette de sucre fondu) et même de sel (car on manque aussi de sel). L'affaire est déjà connue dans toute la région et y cause une joie unanime. Beaucoup vont jusqu'à dire que « les maquis » ont été trop indulgents pour le mercanti collaborateur.

Généralement, quand les FFI font une opération de ce genre, ils laissent à leur victime un bon de réquisition dûment signé et timbré, valable « après la libération » et portant l'en-tête « IV^e République ». Mais on raconte l'histoire (ou la légende?) d'un gros éleveur qui, vaincu de marché noir avec les Allemands, aurait été contraint par eux, sous la menace des armes, de mettre lui-même le feu à la liasse de billets de mille francs qu'il avait touchés la veille même pour une vente de porcs à des Allemands.

14 juillet. — Fête Nationale dans le silence, l'ignorance de ce qui se passe, et l'espoir. À midi, un camion de FTP, avec un grand drapeau tricolore d'un côté, un drapeau rouge de l'autre, une croix de Lorraine peinte sur chaque côté, a traversé sans hâte le village. Une vingtaine de jeunes gens l'occupaient, hurlant une *Marseillaise* quelque peu cacophonique. Le camion a filé vers

Limoges : pas de réaction du Camp, où les Allemands ont pourtant pu l'entendre passer.

Ce soir, impossible d'écouter la BBC : pas de courant. Grosse déception : on espérait un discours de de Gaulle.

15 juillet. — Nous ramassions de l'herbe pour les lapins, au bord de la forêt, non loin du Camp. Les lapins méritent un effort : et l'herbe brûlée par la sécheresse est rare et de plus en plus lointaine.

Tout à coup, lointain, profond et *crescendo*, le vrombissement lointain, multiple et régulier que je connais bien de Paris : les avions américains. Ils viennent du Nord, et on les voit bientôt scintiller au soleil, très haut. J'en compte près de cent, en deux séries espacées de quelques minutes. Un léger vent d'ouest apporte le son affaibli de la sirène d'alerte de Ruelle, puis d'Angoulême. Presque aussitôt, un grondement, ou plutôt un frémissement profond du sol... La gare d'Angoulême vient de subir son deuxième bombardement en un mois. D'énormes fumées grises montent à l'horizon, derrière les collines qui nous masquent la ville éloignée d'une douzaine de kilomètres.

Mais soudain trois points noirs, venant de cette même direction, surgissent dans le ciel, fondent dans notre direction à une vitesse incroyable : trois chasseurs qui complètent leur mission de protection des bombardiers par une petite incursion, en passant, sur le Camp de la Braconne. L'un après l'autre, ils piquent sur les installations du Camp, bien visibles à 200 mètres de nous, et lâchent une rugissante bande de mitrailleuse. Nous n'avons pas même eu le temps d'être impressionnés : ma mère me regarde, souriante, sa poignée d'herbe à la main...

Quand nous remontons au village, les gens sont encore sur le pas de leurs portes, commentant l'événement. « Du bon boulot », crie un voisin. Mais des femmes parlent des victimes probables à Angoulême : « Si c'étaient des Anglais, on serait plus tranquille », dit l'une.

Car depuis le prestigieux bombardement de la Poudrière d'Angoulême qui écrasa l'établissement et ne fit qu'une victime française, les Britanniques ont une solide réputation de travail « sans bavures ». Tandis que les Américains, volant à 5 ou 6.000 mètres, ont fait plus de 120 victimes dans la ville, le 15 juin.

16 juillet. — Il faudrait repartir pour Paris. Mais comment ? Pas de trains, pas de camions. Les bicyclettes sont « réquisitionnées » sur les routes par les Allemands ou par les Miliciens d'Angoulême, qui font aussi des rafles de vélos dans les rues de la ville : on peut revenir rechercher son vélo le lendemain à condition de prouver que c'est un instrument de travail : mais il n'est jamais considéré comme tel s'il est neuf.

20 juillet. — Un petit démêlé personnel avec le Maquis (le deuxième depuis mon départ de Paris). J'étais parti, sac tyrolien au dos, tâcher de trouver des œufs et si possible (optimisme !) un peu de beurre ou d'huile à Montgoumard, où le meunier du pont du Bandiat est, paraît-il, accueillant aux prospecteurs de victuailles. La charmante route forestière qui va vers Montgoumard est la seule où le passage soit autorisé par les Allemands : et malheur à qui tente de la quitter pour le sous-bois : toute patrouille allemande peut tirer sans avertissement. Le sous-bois est d'ailleurs clairsemé : les coupes ordonnées par l'occupant n'ont guère laissé que des taillis.

Cent mètres avant le passage à niveau de la halte de Montgoumard, deux jeunes gens armés de mousquetons, tranquillement assis au bord de la route, se lèvent, viennent à moi. L'un d'eux m'invite à le suivre.

Au passage à niveau un camion à la Croix de Lorraine stationne. Une trentaine de jeunes gens armés, qui d'un fusil, qui d'une mitraillette ou d'un simple pistolet, occupent la petite station. Quelques-uns causent tranquillement avec la gérante de halte. Trois « civils » (non armés), dont une jeune fille, sont assis sur le bord du trottoir, les pieds sur le ballast. Mon compagnon me

prie de me joindre à eux, et retourne à sa faction sur la route.

Un des jeunes gens vient à moi, porte poliment la main à son calot, où je vois le galon de sergent : c'est, avec ses godillots neufs (sans doute butin pris à la fabrique de Chabanais récemment) et sa mitraillette, la seule pièce « militaire » de son équipement. Sur son chandail bleu, une Croix de Lorraine encadrée d'un V, un écusson « Bir Hakeim » et, brodée en trois couleurs tout en travers de la poitrine, en lettres de 5 ou 6 centimètres, la devise : « Je maintiendrai ».

Court interrogatoire, courtois mais sévère. « Journaliste ? Nous n'aimons pas beaucoup ça. Nous savons ce que vos confrères écrivent de nous, comme ils nous insultent. — Je ne suis pas de ceux-là ! — Je veux bien vous croire, mais il faut attendre le lieutenant. » (Mais où est le lieutenant ?)

Situation un peu humiliante. Une pudeur m'empêche de lui dire, devant tant de témoins : « Mais je suis un journaliste résistant ; obligé de me cacher ici après un dangereux contact avec la Gestapo de Paris. » Il me semble que je le ferais sourire. Que sommes-nous, avec notre plume et nos idées, à côté de ces jeunes gens que la mort et la torture guettent à chaque minute et derrière chaque arbre de la forêt ?

Une formidable explosion interrompt ma méditation. De toutes parts les oiseaux de la forêt s'envolent effarés. Enfin compris : ils viennent de faire sauter, à 800 mètres d'ici au delà de la courbe de la voie, le pont qui enjambe le Bandiat, coupant ainsi la voie entre Angoulême et La Rochefoucauld. J'avais entendu dire qu'ils avaient essayé deux fois de le détruire sans y parvenir.

Quelques minutes après, voici venir, à la file indienne le long de la voie, l'équipe de sabotage qui opérait pendant que la petite troupe surveillait les alentours. Le premier, qui porte le contacteur électrique, est un jeune gars blond et mince à lunettes : l'air, avec son

costume de sport élimé et taché, du cancre de la classe de latin. « Cette fois, ça y est », dit-il à la cantonade d'un ton satisfait. Puis il allume une cigarette.

Le lieutenant arrive le dernier, sans hâte. Lui seul a un uniforme complet : battle-dress britannique, galons sur l'épaule, casque. Le sergent lui dit un mot, il vient vers moi, me prend à part : me voici plus à l'aise. Nouvel interrogatoire. Ce qui le chiffonne, c'est que je sois « inconnu dans le pays » : le sergent a questionné la gérante de halte, et mon village est de l'autre côté de la forêt. Je lui explique mon cas : Parisien, vacances forcées. « Avez-vous la preuve que vous avez été révoqué de l'OFI ? — Lieutenant, on ne promène pas sur soi des papiers de ce genre dans la vie clandestine. — Je vous fais confiance, mais prenez garde : je retiens votre nom, et vous savez ce qui vous menace si vous mentez ? — D'accord, lieutenant. — En tout cas, vous n'avez rien vu ni entendu ici. — D'accord. »

Le détachement remonte en camion. A côté du chauffeur s'assoit un gars qui met sa mitrailleuse en joue sur le pare-brise. Deux autres prennent place, mitrailleuse braquée, de chaque côté du capot sur les garde-boue. Et le camion démarre vers Montgoumard. Les « civils » qui restent à la station saluent du mouchoir : A Dieu vat !

La gérante de halte enfourche son vélo : « Je vais constater les dégâts pour faire mon rapport... »

27 juillet. — Philippe Henriot aurait été assassiné chez lui, à Paris, si l'on a bien compris la radio de cette nuit, très brouillée. Joie unanime. « A quand le tour de Déat ? » (Déat est député de la Charente, pour notre honte !)

1^{er} août. — La lettre annonçant ma venue à ma mère est arrivée aujourd'hui : partie de Paris le 18 juin.

Aucune nouvelle de Hans Sch., qui devait repasser nous voir. Il lui est peut-être arrivé quelque chose...

3 août. — Incursion du Maquis à La Rochefoucauld, hier. Ils ont trouvé moyen d'emmener deux prisonniers allemands et du matériel : armes et machines à écrire !

Ils ont tenu la petite ville plusieurs heures. Ils ont mis en vente forcée le stock d'étoffes, de denrées, d'articles de ménage et de cuisine que le gros épicier de la ville dissimulait pour les livrer à son heure au marché noir : aubaine pour les Rupifucaldiens ! Pourvu qu'il n'y ait pas de représailles allemandes ! On dit que les Boches sont peu nombreux à la Rochefoucauld, et ont eux-mêmes grand'peur des représailles du Maquis. Comment croire que ces guerriers vainqueurs ont peur de quelques poignées de jeunes aventuriers en haillons ?

8 août. — Tentative de départ avortée. Arrêté sur la route nationale de Paris par une patrouille allemande d'allure très menaçante : mon blouson et ma culotte golf me donnent la silhouette d'un « terroriste ». Interrogatoire serré, entre deux mitraillettes. Fouille minutieuse de mon mince bagage (sac à dos et mallette sur le portebagage). On a même démonté ma selle, sondé le tube de selle et le guidon. Interdiction de continuer ma route vers le Nord. Gardé à vue près de deux heures sur le bord de la route, puis ramené en camion au Camp de la Braconne. Là, nouvel interrogatoire, plus courtois : je répondais en allemand, ce qui a amadoué l'officier. Il m'a demandé entre autres « si je sais où sont les terroristes, et s'il y en a dans le village ». J'ai excipé de ma qualité de simple villégiateur qui connaît mal les gens du pays. Relâché à 3 heures après-midi.

9 août. — Dès le petit jour, défilé de charrettes et chevaux qui vont à La Rochefoucauld pour réquisitions ordonnées par l'occupant. Combien de propriétaires reviendront à pied ?

Il y a, aux Favrauds (un kilomètre d'ici), un ancien employé de la fonderie de Ruelle, en retraite, qui possède un poste de radio marchant sur accus. Je suis allé le voir. Mais son poste est ancien et faible. Pourtant le peu de nouvelles captées, après ce mois entier de presque totale ignorance des événements, est abasourdissant : les Américains seraient au Mans et menaceraient Tours, si j'ai

bien compris : le front de Normandie serait donc crevé.

10 août. — Circuler sur les routes devient dangereux. On entend souvent des coups de fusil. Aux abords du Camp notamment les sentinelles allemandes tirent à peu près sur n'importe qui. La nuit surtout, de plus en plus fréquemment, des coups de feu retentissent en forêt.

En gare de Vars, sur la ligne de Paris, deux trains allemands ont été mitraillés. La route de Paris est constamment survolée et attaquée.

Grosses détonations entendues vers midi dans la direction d'Angoulême : bombardement ou attentat du Maquis?

Un ordre du Maquis se transmet de bouche en bouche : interdiction de battre les blés, sinon les batteuses sauteront et les gerbiers brûleront comme l'an dernier. Chacun peut battre chez lui, au fléau, pour ses besoins propres ou ceux du village (précisément ce qu'interdit le Ravitaillement : mais c'est l'ordre du Maquis qu'on respecte seul).

La réquisition des chevaux, charrettes et harnais par les Allemands, hier à La Rochefoucauld, a peu rendu : les treize communes d'au delà de la Rochefoucauld étaient absentes, le Maquis ayant interdit de répondre à la convocation allemande : il s'avère donc que le Maquis contrôle maintenant les confins limousins à partir de La Rochefoucauld. On dit qu'une sous-préfecture du Maquis est déjà installée à Confolens.

11 août. — Un convoi de camions allemands a été mis en flammes par une brève attaque aérienne, hier, à la sortie même d'Angoulême, au « Pont du Hérisson » : ce sont les détonations que nous avons entendues hier à midi.

Des troupes allemandes seraient installées dans les bois de Soyaux entre Magnac et Angoulême, pour faire face aux raids du Maquis périgourdin. Il y a eu bataille, hier, vers La Lèche (source de la Touvre), et plus loin vers l'Isle d'Espagnac (à 5 kilomètres d'Angoulême!)

En tout cas, visible nervosité du côté allemand : constants déplacements de troupes partant du Camp vers Angoulême ou revenant, en tenue de campagne et avec vestes de camouflage.

Allé à Brie cet après-midi : arrêté près des Frauds, en vue du Camp par sentinelles allemandes, minutieusement fouillé. Interdiction de repasser par cette route au retour.

12 août. — Cette nuit, violente fusillade dans la Forêt, à deux reprises et dans deux directions différentes.

Dans la journée, circulation intense de patrouilles allemandes. L'une a pénétré jusque dans notre jardin : ils en ont profité pour voler des tomates.

13 août. — On racontait depuis plusieurs jours que le Maquis se préparait à attaquer le Camp de la Braconne. Mais ce bruit, répandu notamment par les femmes qui travaillent au Camp, paraissait d'origine un peu douteuse.

Après-midi torride. Tout le village dormait derrière les volets clos. Pas une âme sur la route. Le coiffeur de Ruelle, qui vient tous les dimanches faire la barbe des paysans dans la salle de l'auberge, a vu vers 3 heures, de la fenêtre, un camion FTP arriver par le petit chemin charretier qui, venant de la Forêt, longe notre grange et débouche sur la Route Nationale. Le camion s'est arrêté quelques minutes non loin de l'auberge, puis est reparti par un autre chemin charretier qui, à travers champs, rejoint le village des Frauds. Le coiffeur n'a rien remarqué d'autre : mais on a constaté dans la soirée que la ligne téléphonique du Camp (utilisée uniquement par la Kommandantur) avait été coupée devant l'auberge : les fils pendaient sur la route de chaque côté de la potence scellée sur la façade de l'auberge.

Vers 3 heures et demie, une violente fusillade réveille le village de sa sieste. C'est l'attaque prévue du Camp. La bataille se déroule entre les Frauds et le Camp. Crépitements de mitrailleuse, coups de fusils : cela dure une

bonne heure. Une fumée noire s'élève derrière les Frauds, vers l'orée de la forêt : un bâtiment doit brûler.

A 5 heures, le camion FTP débouche en trombe de la route des Frauds, s'enfonce dans la forêt, file vers le Sud, sans doute vers Montgoumard. Deux motocyclettes allemandes le poursuivent, puis renonçant à la poursuite, reviennent vers notre village. Un officier allemand s'arrête devant l'auberge, considère les fils coupés, commence son enquête. Inquiétude au village, qui craint les représailles. L'officier allemand ne trouve que deux témoins : le coiffeur, qui n'a à peu près rien vu, et une femme — récemment installée au village, travaillant au Camp et assez suspecte — qui donne force détails : elle a vu les FTP dresser une échelle pour atteindre les fils. L'officier allemand cherche d'où venait l'échelle. (Et la nôtre qui est justement bien en vue au milieu de notre cour, dressée contre un marronnier où elle n'a visiblement que faire !)

1/4 août. — Il y a, disent les femmes qui travaillent au Camp, de larges taches de sang sur la route, interdite à toute circulation, qui va des Frauds au Camp. C'est là que s'est déroulée la bataille d'hier. On prétend que les FTP ont eu six morts, les Allemands seize. Ceux-ci ont incendié la maison de l'ancien garde-camp, disparu depuis quelques jours et probablement passé dans le Maquis avec son camion. Sa femme et ses deux enfants sont chez des parents, dans un autre village : les voilà sans abri, et obligés de se cacher.

De toute façon cette attaque du Camp n'a donné aucun résultat efficace. La Berthe ne connaît pas la troupe qui l'a tenté. S'agit-il du coup de main d'une petite bande isolée ? Il est difficile de croire qu'une opération ainsi effectuée, par une troupe minime et visiblement isolée, fasse partie du plan général d'investissement d'Angoulême qu'on attribue au Maquis.

Et des représailles restent à craindre. Les Allemands ont réparé la ligne téléphonique du Camp : pendant

qu'ils y travaillaient, notre village a été interdit par des postes armés, et les habitants consignés chez eux. Aucune nouvelle de l'enquête ouverte hier soir.

Toutes les nuits maintenant, on entend des coups de feu isolés ou des rafales de mitraillette dans la forêt. Le garde-forestier du Lac français — dont la maison est en pleine forêt, à un kilomètre du Camp — pense que les patrouilles allemandes tirent sur des ombres, sur rien, soit pour se rassurer elles-mêmes, soit pour impressionner la population.

15 août. — Un vieil homme qui allait à son travail à un chantier de carbonisation dans la forêt, et qui a voulu imprudemment couper à travers bois, a été déchiqueté par l'explosion d'une mine : j'ai vu transporter son corps sur une charrette. Il est donc exact que les Allemands ont, sans avertir la population, miné tous les abords du Camp, chemins de terre, laies forestières et sous-bois.

Le bruit court que la BBC a annoncé que les Allemands ont l'intention de décréter la mobilisation générale, et conseillé à tous les hommes valides de gagner le Maquis. Vrai ou controuvé, l'ordre est exécuté : sept jeunes gens du village ont disparu, et doivent rejoindre le Maquis vers Taponnat (Limousin) ou vers Bunzac (Périgord). Tout le village est au courant : les parents ne semblent pas craindre de dénonciations.

La circulation des autos et motos a complètement cessé sur les routes : le Maquis réquisitionne ce que les Allemands laissent circuler. Le boulanger ne passera plus : il faut aller chercher le pain aux Riffauds, à cinq kilomètres d'ici.

16 août. — Enfin la pluie, après trois longs mois de sécheresse. Orages et averses toute la journée. Ce soir, on ramassera des escargots qui seront bienvenus pour varier un peu notre maigre ordinaire (tomates et courgettes, essentiellement).

Le Maquis est aux portes de La Rochefoucauld et aux lisières sud de la forêt. Il occupe Bunzac, Pranzac, le

Quéroy. Il a poussé des pointes jusqu'à Mornac et même jusqu'au Puits-de-Nanteuil, c'est-à-dire jusqu'à la Route Nationale entre Ruelle et nous. La Rochefoucauld, le Camp et notre village sont ainsi cernés de trois côtés.

Il y a des engagements sanglants à Magnac, autour de la petite gare de triage où sont garées les locomotives échappées au bombardement d'Angoulême. Les Allemands tentent de remettre en état la voie ferrée Magnac-Ribérac-Périgueux, abandonnée depuis 1939 : mais le Maquis la tient sous son feu en une foule d'endroits.

La guerre du Maquis fait rage dans tout le Périgord, d'après les échos qui nous parviennent. On a entendu ce matin le canon tonner vers le Sud-Est, direction Javerlhac. On parle d'atrocités des SS à Nontron, Brantôme, Excideuil, Saint-Pardoux-la-Rivière, Ribérac, Musidan...

Visite en coup de vent à nos amis de Grippesoleil, dont le vignoble s'étend au-dessus de la vallée des Eaux-Clares, où passe justement la ligne Ribérac. Pendant que nous causions dans la vigne, trois explosions ont successivement retenti dans la vallée : événement quotidien, me dit Augustin : le Maquis fait sauter la ligne à mesure que les Allemands la réparent.

Augustin n'a plus vu un Allemand depuis quinze jours. En revanche sa ferme — isolée à la lisière de Bois-Blanc — reçoit quotidiennement la visite des FFI qui viennent s'y ravitailler, notamment en vin, sans plus même prendre la peine de se cacher ou d'attendre la nuit. Invisible, le Maquis tient tout Bois-Blanc.

17 août. — Actes de sauvagerie cette nuit à Touvre, Magnac et Ruelle. Exaspérés par les attaques quotidiennes du Maquis sur Magnac, les SS, au cours d'une patrouille nocturne, ont vu un filet de lumière sous la porte d'un boulanger qui préparait sa fournée du matin. Ils ont fracassé la porte et assassiné le boulanger devant son pétrin. Puis ils se sont mis à tirer à tort et à travers partout où une lueur filtrait à des persiennes ou sous

une porte. Ruelle a vécu une nuit de terreur. A Touvre, encore pire : il y aurait plusieurs morts.

Inquiétude. Je sais une maison à Touvre où se trouve un émetteur clandestin. Le père a été arrêté et déporté, la mère et le fils continuent à sa place. Leur maison est proche du château de Ravailac.

Ce matin, sévères perquisitions au village de la Jauvigère, limitrophe du Polygone de tir qui prolonge le Camp de la Braconne. On suppose que les Allemands cherchaient des armes cachées. Le village a été cerné durant trois grandes heures, chaque maison fouillée des hangars au grenier, les gerbiers, pailliers et fumiers retournés à la fourche et à la baïonnette. Trois personnes auraient été arrêtées pour détention d'objets divers volés au Camp.

18 août. — Cette nuit, fusillades particulièrement violentes dans la forêt.

Décidé d'aller à Brie acheter un peu de viande (abatage clandestin). A 100 mètres des Frauds, je tombe sur deux Allemands dissimulés derrière une haie avec un petit canon d'infanterie. Ils m'invitent à descendre de vélo, me laissent continuer bicyclette à la main.

A l'entrée des Frauds, nouvel arrêt : un sous-officier allemand me fait poser le vélo dans le fossé, fouille les sacoches, tâte mes poches. Ordre de rester sur place. Une vingtaine de personnes attendent déjà. Les Frauds sont interdits : on est en train de perquisitionner le village comme hier la Jauvigère. (Sera-ce notre tour demain?)

Attente sous un soleil accablant : il est près de midi. Petit intermède : on entend ronfler un avion. Le feldwebel et ses hommes courent se dissimuler le long d'une haie, obligent tout le monde à en faire autant. Ils n'aiment pas les avions, nos vainqueurs, et ne semblent pas espérer que ce soit un des leurs.

Quelques personnes protestent contre la longueur de cette attente. Le feldwebel se fâche : « Es gibt Franzosen,

die nicht wissen scheinen, es sei Krieg» (Il y a des Français qui semblent ignorer qu'il y a la guerre), me confie-t-il parce que j'ai tout à l'heure répondu en allemand à ses questions. «Ich warte schon fünf Jahre, bis ich nach Hause kehren kann : können sie nicht eine Halbstunde warten?» (Il y a cinq ans que j'attends pour retourner chez moi : ne pouvez-vous donc pas attendre une demi-heure?).

Enfin — il est plus d'une heure — la perquisition est terminée, sans résultat semble-t-il. On nous laisse passer, je file à Brie.

Là aussi l'appel de la BBC a été entendu. Tous les jeunes gens ont pris le Maquis. On me raconte qu'au Pont-d'Agris, il y a une dizaine de jours, un bal clandestin a reçu la visite inopinée du Maquis. Un lieutenant de FFI a interrompu la musique, et expliqué aux jeunes danseurs qu'il est inconvenant de s'amuser alors que tant de leurs camarades risquent leur vie pour eux. Au moment de repartir il a ajouté : « Nous reviendrons, et ceux que nous reprendrons en train de danser, nous les emmènerons avec nous. » Aussitôt plusieurs danseurs (dont l'un est le fils d'un des plus gros propriétaires du pays) ont saisi la balle au bond : « Emmenez-nous tout de suite ! » Et ils sont partis dans le Maquis. Le soir, leurs camarades ont ramené leurs bicyclettes à leurs parents.

Agris est aux mains du Maquis, qui achève ainsi par le Nord l'encercllement de la Braconne. Toutes les routes sont barrées par des abattis d'arbres : les paysans plaignent leurs beaux noyers, chargés de noix qui ne mûriront plus. Les Allemands sont peu à peu refoulés vers l'Ouest. Ils défendent contre la pression du Maquis la route de Poitiers-Paris. Et sur leurs arrières ils sont harcelés aussi par le Maquis de Charente-Maritime et de Vendée. Aussi manifestent-ils de plus en plus de nervosité et de rage : au nord de Brie, aux abords de la route de Paris, la terreur sévit : à Cherves, au Temple,

à Anais, des gens dont on me cite les noms ont été fusillés, des maisons incendiées pour avoir donné asile aux « terroristes »; un enfant de 12 ans qui se cachait terrifié dans un coin pendant qu'on fouillait la maison de ses parents a été tué d'un coup de baïonnette : le Boche assassin a déclaré qu'il avait cru avoir affaire à un partisan.

19 août. — Je suis allé à Angoulême. Un détachement de la Milice à l'entrée de la ville a voulu « requérir » mon vélo. J'ai sorti ma carte de rédacteur de l'OFI : ils n'ont pas remarqué qu'elle est périmée et ma qualité de journaliste officiel a sauvé ma bicyclette.

Vu les amis de Hans Sch., à leur QG secret. Aucune nouvelle de lui. Il doit être du côté de Cognac ou Jonzac, où on se bat ferme depuis quelques jours.

Enfin des nouvelles. Les Américains ont laissé Tours de côté, libéré Orléans et Chartres, ils marchent sur Troyes, contournant, semble-t-il, Paris par le sud ! Tout cela m'abasourdit. Comment faire maintenant pour rentrer à Paris ? La route de Paris est le théâtre de combats continuels : le Maquis tient la forêt de Boixe et attaque sans répit les colonnes allemandes qui filent vers Poitiers. A la suite d'une de ces attaques, la petite ville de Mansle a été sauvagement mise à sac par les SS et par les Hindous. Ceux-ci — sans doute des prisonniers faits en Libye et libérés pour constituer une armée de volontaires de Chandra Bose — terrorisent le pays où ils paraissent relever les troupes allemandes ramenées en hâte vers la Loire. Allons-nous connaître des horreurs comparables à celles des Géorgiens en Dordogne ?

Autres nouvelles : les troupes françaises libres ont débarqué au début du mois sur la Côte d'Azur et remontent le Rhône vers Lyon. . . Que devient alors notre Sud-Ouest ? Faut-il s'attendre à un débarquement à Bordeaux ? Sinon, que vont devenir les troupes allemandes prises entre la vallée du Rhône, les Pyrénées, l'Atlantique et la Loire, dans tout le Centre et le Sud-Ouest ?

Angoisse de ne rien pouvoir comprendre à tout ce qui se passe. Nous en discutons longuement avec les camarades de Hans Sch. Il me paraît évident qu'il faudra maintenant attendre que notre région soit libérée pour regagner Paris. Mais que se passe-t-il à Paris pendant ce temps ?

Sorti d'Angoulême par le quartier de la gare. Indescriptible paysage de cratères pleins d'eau, de pans de murs, de charpentes de fer effondrées et tordues en tous sens, de locomotives couchées ou cabrées, de wagons réduits à des carcasses, entassés les uns sur les autres. Tout autour, beaucoup de maisons d'habitation détruites.

20 août. — Les Allemands ont fait évacuer le village des Frauds hier soir. Beaucoup d'habitants ont couché en pleins champs, à la belle étoile. Cette nuit, rafales de mitrailleuses dans la forêt.

Les bûcherons qui travaillent en forêt rapportent des paniers de cèpes. Plaisirs d'autrefois... La forêt est maintenant condamnée. Et puis que ferait-on de champignons, sans huile ?

Vaine recherche de nouvelles. Le rentier des Favrauds ne peut plus écouter son poste : accus à plat. Le courant électrique n'est donné que de 2 à 5 heures du matin, on se demande pour qui. Et les jours diminuent, que ferons-nous quand on ne pourra plus dîner dans la cour au crépuscule ? Ni bougies, ni pétrole.

21 août. — C'est maintenant plusieurs fois par nuit qu'on entend passer et repasser les avions ravitailleurs du Maquis.

Il paraît que Limoges est aux mains des FFI. En tout cas, il est sûr que La Rochefoucauld est occupée depuis hier. La Berthe m'a averti. Des arbres sont abattus en travers de la route de Limoges, de l'autre côté de la forêt, sur une centaine de mètres de longueur. L'étreinte du Maquis se resserre. A quand l'attaque décisive ? Il faut s'attendre qu'on se battra dans notre village. Con-

signes de sécurité : garer les choses les plus précieuses en dehors des bâtiments, dormir habillé.

On entend le canon vers le Sud, sans doute vers la route de Périgueux. Trois formidables explosions ce matin dans la même direction : on croit que ce sont les carrières de Sainte-Catherine, où les Allemands avaient entreposé des munitions, qui ont sauté.

Des gens venus d'Angoulême affirment que la ville a été traversée hier ou avant-hier par cinq chars américains filant à toute allure vers Bordeaux. C'est à peine vraisemblable, la route de Paris étant toujours tenue par les Allemands : à moins que cette colonne soit venue par les petites routes secondaires : Parthenay, Jonzac ?

D'aucuns prétendent qu'on (qui, on ?) a entendu radio-Bordeaux annoncer la libération de cette ville par le Maquis. D'autres affirment que les Américains ont débarqué à Bordeaux, marchent sur Libourne... Verrons-nous bientôt le drapeau américain ?

22 août. — Violente fusillade dans la forêt cette nuit. Passage de détachements allemands en tenue de campagne, toute la journée, tantôt dans une direction tantôt dans l'autre.

Journée d'attente. Personne ne travaille plus aux champs. On passe le temps sur le pas des portes, à regarder ce qui passe sur la route, à échanger des vues et des fausses nouvelles.

De temps en temps, bruits de canonnade au loin, tantôt dans une direction tantôt dans l'autre. Que se passe-t-il ?

Les Allemands ont, après une perquisition sans résultat, mis le feu à la maison de la Berthe, aux Frauds. La Berthe a disparu depuis hier.

23 août. — À l'auberge, où se trouve l'unique téléphone du village, on a reçu un appel du Camp, en français : « Des colonnes allemandes venant d'Angoulême vont passer. Que les gens du village rentrent chez eux et ne se montrent pas sur la route. » Tous les volets se

ferment. Attente anxieuse. Nous surveillons par l'interstice des volets.

La tête de colonne arrive : soldats à bicyclette, hommes âgés pour la plupart. Ils font halte dans le village désert, attendant les autres. Quelques-uns cueillent des raisins (à peine mûrs) aux treilles, d'autres entrent à l'auberge pour se rafraîchir. Le reste de la colonne arrive ensuite à pied. Vieux hommes fatigués, les traits tirés, tirant la jambe sous le lourd barda. Où sont les « jeunes athlètes souriants » de l'armée d'invasion de 1940, chantés par Rebatet ? Ils défilent la tête basse, une grande demi-heure durant. Pas d'incidents.

La patronne de l'auberge nous rapporte ensuite ce qu'ils ont dit : ils viennent d'Arcachon à pied. C'est bien la retraite. Serait-il vrai que les Alliés ont débarqué à Bordeaux ?

Une heure plus tard, passage d'une autre colonne : même aspect misérable, traqué, désespéré. Toujours des vieux. Ils tournent à la route des Frauds, vont sans doute se reposer au Camp.

Vers six heures, une gigantesque et lointaine explosion ébranle le sol, suivie à intervalles irréguliers de toute une série d'autres. Les maisons tremblent jusqu'aux fondations. La nuit tombée, on voit vers l'Ouest, avant chaque explosion, d'immenses lueurs : d'après le temps qui s'écoule entre la lueur et l'explosion (une bonne minute et demie), je calcule que ce qui saute doit se trouver à une centaine de kilomètres au delà de Saintes, vers Rochefort. Les Allemands sont peut-être en train de détruire le fameux Mur de l'Atlantique avant de partir... Toute la nuit les explosions se succèdent.

(à suivre.)

André CLOVIS.

LA QUERELLE DU DIAPASON.

Depuis longtemps on s'émeut, dans le monde des musiciens, au sujet de l'incessante montée du diapason. L'affaire ne date pas d'hier, en effet ; dès 1858, une commission, formée de compositeurs, de physiciens et de facteurs d'instruments, se réunit à Paris pour régler la question de manière définitive. Mais sans doute n'est-il rien de durable en ce monde, puisque les décisions qui furent prises par ces arbitres, dont nul ne pouvait contester la compétence, demeurèrent sans effet.

Le rapport fut confié à Halévy — l'auteur de *La Juive* — et le ministre d'État Achille Fould, en adoptant les conclusions, fixa par décret, en date du 16 février 1859, la hauteur du *la* à 870 vibrations doubles par seconde. L'article 3 du décret prescrivait la construction d'un étalon prototype du diapason normal, qui serait déposé au Conservatoire impérial de Musique et de Déclamation ; l'article 4 ajoutait que tous les établissements musicaux autorisés par l'État devraient être pourvus d'un diapason vérifié et poinçonné, conforme à l'étalon prototype.

Il en fut fait ainsi. L'étalon existe ; il a servi à établir de nombreux diapasons répandus à travers le monde. Mais cela n'a servi de rien, ou du moins cela n'a pas servi bien longtemps, car le diapason des orchestres n'a cessé de monter depuis ce temps.

Un peu avant la guerre, un journal spécial, *L'Instrumental*, confié à l'un de ses rédacteurs, le compositeur Paul Le Flem, chef de la célèbre chorale « Les Chanteurs

de Saint-Gervais», le soin d'ouvrir une enquête sur ce sujet.

Les réponses furent nombreuses, mais toutes concordantes. Et si bien que l'affaire fut portée devant la commission de la musique de la Société des Nations où M^{lle} Hélène Vacaresco présenta un rapport concluant à ce qu'on mît un terme à l'utilisation illégale de diapasons non conformes à l'étalon établi en 1859.

D'où vient cette hausse constante du diapason? Quelles sont les raisons invoquées par ceux qui en sont responsables?

L'ancienneté du phénomène tendrait à montrer qu'il s'agit d'une chose inévitable, puisque rien n'a pu la ralentir. Cette ancienneté est prouvée par l'existence des instruments en usage dans les siècles passés et que nous possédons dans les collections publiques ou privées. Les flûtes à bec, par exemple, les saqueboutes, nous donnent des sons fixes très sensiblement plus bas que ceux de nos instruments modernes. Mais si les conséquences de cette hausse sont déjà regrettables pour la musique instrumentale — car la tonalité d'un morceau n'est pas une chose indifférente — elles le sont bien plus encore pour la musique vocale. On peut, en effet, tendre les cordes d'un violon, allonger ou raccourcir un tube de métal, il est impossible d'agir de même sur les cordes vocales d'un ténor ou d'une soprano. Le larynx des chanteurs ne se prête pas à ces fantaisies. Or, il existe des morceaux dans tous les opéras, dans toutes les cantates et dans tous les *oratorios*, qui utilisent les notes aiguës et s'étendent parfois même jusqu'à l'extrémité de l'échelle. La tessiture, comme on dit, de certaines compositions, est souvent très élevée. Avec le diapason actuellement en usage, toute la musique du xvii^e et du xviii^e siècles se trouve haussée de plus d'un ton, et l'effort demandé aux chanteurs passe souvent les limites permises. A la rigueur encore, les solistes y parviennent; mais peut-on exiger des choristes semblable virtuosité?

*
* *
*

Le diapason fixé en 1859 est déjà beaucoup plus haut que celui de Beethoven, lequel était lui-même sensiblement plus élevé que celui de Bach. M. Gustave Lyon le remarquait dans sa réponse à l'enquête de *L'Instrumental* : « Croyez-vous, écrivait-il, que Beethoven ait écrit sa *IX^e Symphonie* pour être chantée dans le ton qu'on lui donne aujourd'hui ? Mais de nos jours, ce chef-d'œuvre « tourne au vinaigre ». Du temps de Lulli et de Bach, le diapason était basé sur 810 vibrations simples. » C'est donc toute la musique classique qui se trouve transposée souvent d'un ton et même un peu plus.

L'usage, remarquait encore M. Lyon, s'est établi, en effet, d'admettre pour les exécutions symphoniques, un diapason dit d'orchestre, atteignant environ 882 vibrations lorsqu'on attaque les premières mesures du morceau par lequel débute le programme. Or, le diapason de départ, par suite de l'échauffement des instruments, s'élève toujours progressivement, de telle sorte qu'on arrive à dépasser, en fin de concert, 910 et même 920 vibrations.

Les chœurs de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven, précisément, n'entrent qu'à la fin du chef-d'œuvre. On exige donc des choristes qu'ils chantent un ton au-dessus du ton original. C'est trop leur demander, et d'autant plus que les *soprani* ont de longues tenues sur les notes élevées. Elles doivent émettre un *si* au lieu du *la* que Beethoven écrivit, ce qui est déjà beaucoup leur demander. Comment s'étonner après cela que les exécutions de ce chœur soient si souvent déplorables ?

Comment s'étonner que les deux airs de la Reine de la Nuit, dans *la Flûte enchantée*, deviennent des exercices d'acrobatie vocale que seules des voix exceptionnelles de *coloratures* peuvent entreprendre sans s'exposer à de lamentables miaulements ? L'*ut* de poitrine que Lulli

demandait aux ténors est devenu un *ré dièse*. On ne songe pas à cela, et c'est pourtant la vérité.

D'où vient le mal? Quel remède y porter?

Ce sont les violonistes qui, lorsqu'ils jouent en solistes, croient rendre plus « brillant » le morceau qu'ils exécutent en le haussant. Erreur fâcheuse : elle est analogue à celle que commettraient les peintres si, pour rendre un tableau plus lumineux, ils n'utilisaient que des couleurs éclatantes : Rembrandt a su faire du soleil en contrastant des gris et des noirs. Un savant acousticien, M. Bouasse, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse, le remarquait : « L'éclat, écrivait-il, vient du choix des timbres ; la trompette de cavalerie, plus basse que le clairon, donne l'impression d'être une octave au-dessus. L'éclat purement artificiel dont les solistes veulent, coûte que coûte, orner ce qu'ils jouent, va à l'encontre de ce que le compositeur a voulu lui-même. »

*
* * *

Le mal s'est aggravé avec la vogue du jazz. Le *high pitch* des Américains est un demi-ton au-dessus du *la* tempéré et les facteurs européens ont été entraînés dans cette course insensée.

On a annoncé tout récemment qu'une commission internationale, composée comme celle de 1859, de facteurs d'instruments, de compositeurs et de physiciens, venait de décider que le *la* normal devrait désormais être fixé à 440 périodes secondes, c'est-à-dire à 880 vibrations, soit dix de plus que n'en donne le diapason étalon de 1859. La différence est de peu d'importance, et à peine perceptible ; mais elle n'en sanctionne pas moins la tendance si regrettable vers la hausse. Elle semble aussi singulière que le serait un accord réduisant à 95 centimètres la longueur du mètre, à 95 centilitres la contenance du litre, sous prétexte qu'il est plus avantageux pour les commerçants de se servir de mesures

courtes, puisqu'ils donnent ainsi un peu moins de marchandise.

Mais on nous promet en compensation une « stabilité », une unification au moins relatives. La radio émettra le *la* normal comme elle donne déjà l'heure officielle. Mais qui obligera les instrumentistes à s'accorder désormais sur ce *la* des ondes, alors qu'ils négligeaient de s'accorder sur le *la* des diapasons non moins officiellement poinçonnés, et qui, selon les termes de la loi de 1859, devaient être seuls en usage partout où l'on fait de la musique ?

René DUMESNIL.

UNE EXPÉRIENCE SOCIALE DANS UN VILLAGE D'ÉGYPTE : EL-AGAÏZA.

ANALYSE ET CONCLUSIONS.

Il faut améliorer le sort du fellah égyptien, il faut relever son niveau de vie. . .

Cette affirmation est si fréquemment formulée qu'elle prend figure de rengaine ; et d'aucuns en arrivent à penser qu'on exagère, soit pour des fins politiques, soit par sentimentalisme social.

Il n'en est rien malheureusement.

Le problème existe, et il est grave. En dépit de certains efforts des pouvoirs publics, en dépit de mesures généreuses annoncées, en dépit des lois votées, il demeure très insuffisamment résolu.

Dans un discours solidement charpenté du 3 décembre 1939, Son Excellence Shamsi Pacha l'exposait avec fermeté.

Des Ministres spécialement qualifiés pour parler magistralement de cette situation, S. E. Aly Pacha Ibrahim et feu le Docteur Abdel-Wahed el-Wakil, ont publiquement rappelé l'inquiétante proportion de fellahs atteints de maladies endémiques (bilharzia, ankylostome et ascaris).

Plus récemment encore, des personnalités technique-

ment et moralement qualifiées telles que le Docteur Mohamed Khalil Abdel Khalek Bey et le Docteur Soliman Azmy Pacha formulaient des avertissements troublants :

« Si l'Égypte, dit le Dr Abdel Khalek Bey, veut se lancer dans l'arène de la civilisation, concurrencer les nations européennes et prendre sa place sous le soleil, elle pourrait l'espérer à la condition de se débarrasser des maladies parasitaires répandues parmi sa population, savoir : la bilharzia, l'ankylostome et la malaria. Alors, mais alors seulement, naîtra une génération saine de corps et d'esprit, comparable aux meilleurs éléments européens et absolument sûre d'atteindre un rang élevé parmi les nations civilisées.

« Il importe que nous sachions que nous sommes aujourd'hui dans une situation pire que celle des anciens Égyptiens. A cette époque-là, notre sol était sec de longs mois de l'année à cause du régime des bassins qui était pratiqué alors. Aussi, les parasites ne s'y développaient-ils pas beaucoup. Maintenant que le régime des bassins a été remplacé par celui de l'irrigation pérenne, que les canaux sont toujours pleins et que leur réseau couvre tout le pays, le sol est saturé d'eau, l'atmosphère d'humidité, et cela aide terriblement au développement des parasites. On pourra en juger quand on saura que, dans les régions où subsiste encore le régime des bassins, 5 % seulement de la population est atteint de bilharzia contre 75 % dans les régions où ce régime a été remplacé par celui de l'irrigation pérenne. »

« Aujourd'hui, dit le Dr Azmy Pacha, à cause de sa santé ébranlée, le fellah ne peut pas fournir plus de 60 % du travail qu'il devrait fournir. »

Et il a examiné le sang d'un certain nombre de cultivateurs dans les champs et a constaté que chez les 80 % d'entre-eux, la quantité d'hémoglobine ne dépasse pas 60 % de la normale et qu'elle est en général de 50 %. Encore les individus observés étaient-ils en pleine activité. Quel est l'état des indisponibles ?

Parmi les causes sans doute nombreuses de cet affaiblissement général, la plus importante paraît résider dans le fait que, depuis quelques années, le fellah néglige de plus en plus l'élevage du bétail. Jadis il était obligé d'entretenir quelques gamousses ou quelques vaches, soit pour effectuer ses labours, soit pour fumer sa terre, soit enfin pour tourner sa « sakieh ». Incidemment, il se nourrissait du fromage qu'il en tirait, vendait son excédent de beurre. Maintenant, moteurs et tracteurs ont généralement remplacé le bétail pour les labours, et les engrais chimiques se sont substitués à l'engrais organique. Par ailleurs, la plupart des paysans préfèrent aujourd'hui travailler à la journée au lieu de faire le métoyage ou de cultiver à leur propre compte un petit lopin de terre.

La nourriture du fellah s'en est ressentie : elle consiste principalement en un pain grossier, du sel et des oignons. Aussi, n'a-t-il plus aucune énergie et ne fait-il un effort que pressé par le besoin.

« Il faut, conclut le Dr Azmy Pacha, multiplier les hôpitaux, développer les mesures préventives contre les maladies contagieuses et améliorer la nourriture du fellah. »

On se rappelle que de décembre 1943 à juin 1944 une épidémie de malaria maligne a sévi sur la Haute et une partie de la Moyenne Égypte. Ce fléau, venu par des voies inconnues, s'est rapidement et tragiquement diffusé parmi les fellahs. Il n'y a rien là qui permette de taxer le gouvernement d'imprévoyance : pareille diffusion, au début, ne pouvait être évitée. Les pouvoirs publics ont vite réagi, pris des mesures sévères qui ont permis d'endiguer le mal. Les grandes œuvres d'assistance sociale, le Croissant Rouge et l'Œuvre de Mohammed Aly, avec leurs équipes de Dames égyptiennes, ont fourni un admirable effort de charité organisée et efficace. Mais, tandis que les malades normalement alimentés (petite classe aisée des villes, fonctionnaires) guérissaient après

quelques crises, une mortalité impressionnante décimait les fellahs : sous-alimentés, déficients, ils n'ont pas résisté aux crises fébriles qu'entraînait cette malaria. Nous tenons ces constatations des personnalités officielles ; elles sont d'ailleurs admises.

Mais n'y a-t-il pas là une preuve de la gravité du cas du fellah ? N'est-ce pas la preuve que l'amélioration de sa situation s'impose ?

Et certes les services publics ne demeurent pas inactifs. L'Administration du Fellah (Ministère des Affaires sociales), que dirige avec tant de compétence et de dévouement le Dr Ahmed Hussein Bey, disait, l'an dernier, dans un rapport, tout ce qu'il y a à faire et décrivait de beaux projets élaborés. Des remèdes sont officiellement amorcés.

Mais, à travers les fluctuations de la politique, oserait-on affirmer qu'un plan systématique sera constamment et efficacement appliqué ?

Tous ceux que préoccupe — par patriotisme s'ils sont Égyptiens, par sympathie s'il s'agit d'étrangers vivant en Égypte — l'avenir de la population agricole, peuvent et doivent se préoccuper d'une situation qui, socialement, humainement, doit être modifiée.

*
* *

Mais le problème qui se pose est vaste et difficile. Il ne s'agit pas d'une situation qu'on puisse transformer par quelques mesures légales, mais d'un mal en profondeur qui, au mieux, ne pourra que lentement être atténué.

Et d'abord, au seuil de ce problème, une donnée pèse, terriblement gênante, qui doit être franchement énoncée : Malgré son sol fertile et riche, l'Égypte est un pays relativement pauvre, à moyens limités. L'Égypte est un pays agricole prospère avec une population surabondante (17 millions d'habitants) et constamment croissante.

Ses richesses, son revenu, divisés par le nombre de ses habitants, calculés par tête d'habitant, ressortent en pauvreté. Et l'on sait que 90 % des propriétaires ont une propriété de moins de 5 feddans : l'Égypte est un pays caractérisé par un prolétariat de propriétaires.

Vouloir transformer le fellah en un paysan américain, ou de type occidental européen, ce serait tenter l'impossible. L'Égypte ne peut faire ce miracle. Feu le Dr Abdel Wahed el-Wakil rappelait, il n'y a pas très longtemps, que les dépenses faites en Angleterre pour la santé publique représentent 7 Livres par habitant, tandis que l'Égypte ne dépense, aux mêmes fins, que 39 piastres par habitant.

Mais entre un but trop lointain et la situation actuelle, il y a des degrés. Il s'agit d'en franchir quelques-uns en retenant que le problème qui se pose et s'impose est complexe, qu'il faudra indéfiniment, et par vingt moyens, l'attaquer.

*
* * *

Ce sont de telles préoccupations qui ont conduit à l'expérience d'amélioration sociale d'Al-Agaïza, village pauvre de 2400 habitants (peu de propriétaires aisés, surtout des travailleurs agricoles), sis à 50 kilomètres du Caire, en Ménoufieh. L'expérience est menée par l'*Association for Social Studies*, patronnée, financée et encouragée par le Crédit Foncier Égyptien, suivie avec bienveillance et intérêt par les pouvoirs publics.

Quel est l'intérêt d'une expérience sociale de ce genre?

Qu'on comprenne bien qu'il ne s'agit pas là de concurrencer l'État. En définitive, c'est l'État seul qui, disposant de l'autorité, disposant des deniers publics, peut entreprendre et généraliser les améliorations sociales.

Mais le problème doit être étudié sous un angle réaliste et pratique. Que peut faire l'Égypte avec l'armature

sociale dont elle dispose : villages nombreux, population rurale surabondante et illettrée, organismes provinciaux insuffisants, existence au village encore primitive et rebutante?

Que peut-on faire qui soit autre chose que des réformes votées et insuffisamment appliquées? Quelles réformes peut-on amorcer qui « tiennent » et qui progressent?

Sur ce point, l'initiative privée peut seconder l'État. Elle est souvent mieux qualifiée que lui pour faire, avec ardeur et liberté, certaines expériences.

Telle est la portée d'une expérience comme celle d'Al-Agaïza.

L'*Association for Social Studies* est composée surtout d'Égyptiens avec quelques étrangers sympathisants. Son président est S. E. Aly Pacha Maher; ses vice-présidents sont S. E. Mohamed Taher Pacha et le Dr Mohamad Awad Mohamad Bey. Elle compte parmi ses animateurs le Dr Ahmed Hussein Bey, M. et M^{me} Kamal el-Dine Fahmy, M^{lle} Devonshire. Elle eut comme trésorier et membre très agissant le Dr Abdel Wahed el-Wakil. Son trésorier actuel est le Dr Ahmad Hussein bey. Ce groupement, en dehors d'autres activités, a déjà conduit deux expériences intéressantes, celle du village de Manayel et celle du village de Chatanouf. Il en a rendu compte dans des rapports annuels, dans des articles de journaux.

Intéressé par ces efforts, le Crédit Foncier Égyptien s'est offert pour permettre à l'Association de faire un troisième essai dans un village à choisir. L'Association conduit l'expérience en contact et accord avec les pouvoirs publics; le Crédit Foncier Égyptien s'y associe avec un intérêt particulier et fournit les ressources budgétaires.

Pratiquement la Direction de l'expérience est assurée par un Comité du village composé de représentants de l'Association et de représentants de la Banque avec comme administrateur-délégué, en quelque sorte, le Dr Ahmed Hussein, membre dévoué de l'Association et

spécialiste compétent, secondé par deux experts du Crédit Foncier Égyptien, MM. J. Romano et Atalla.

Précisons à nouveau le but et la portée d'une telle expérience. Il ne s'agit pas de prendre un village pauvre d'Égypte, de le transformer au prix de dépenses exceptionnelles. Une telle expérience serait publicitaire ; elle impliquerait un joli élan d'altruisme ; elle n'aurait aucune portée sociale. Il ne s'agit pas non plus (ou si l'on veut, il ne s'agit pas seulement) de réaliser par tâtonnements dans le village une série de réformes (assainissements, création de jardins, coopérative, dispensaire, artisanat, cinéma, etc.) ; puis de se tourner vers l'État, vers de riches propriétaires pour leur dire : « Voyez comme c'est bien, faites comme nous ! »

La portée sociale de l'expérience, ainsi comprise, resterait mince. Il s'agit de tâtonner, d'essayer tant mal que bien diverses améliorations économiques et sociales, d'y intéresser les fellahs (chose essentielle) pour avoir leur coopération, pour voir ce qui réussit, ce qui dure, ce qui périlclite au contraire dès que cesse la présence des animateurs. On peut ainsi définir les réformes qui sont budgétairement possibles, qui obtiennent la compréhension du fellah, qui peuvent être généralisées.

On doit pouvoir alors se tourner vers l'État, vers les propriétaires ruraux, les grandes Daïras et leur exposer ces résultats : réussites, échecs et déceptions.

*
* *

L'expérience d'Al-Agaïza, expérience qui continue, peut sommairement, dans les faits chronologiquement rappelés, se résumer comme suit :

Sis en Ménoufieh, à 10 kilomètres environ au nord de Benha à 50 kilomètres environ du Caire, Al-Agaïza est un village spécifiquement *rural* et *pauvre* (et c'est pour cette raison qu'il fut choisi). La superficie des terres dépendant du village (Zimam) est de 630 feddans, pour

une population de 2.400 habitants composant 400 familles. Le village recouvre une superficie de 3 kilomètres carrés ; il comporte 430 habitations. Pas de grandes ezbehs, quelques propriétés moyennes, beaucoup de petites propriétés. Le village est peuplé surtout de salariés agricoles. La propriété par famille se répartit comme suit :

	FAMILLES
ne possédant rien.....	175
possédant moins d'un feddan.....	60
possédant de 1 à 5 feddans	140
possédant de 5 à 10 feddans.....	15
possédant de 10 à 20 feddans.....	9
possédant plus de 20 feddans	1

Il fut « adopté » par le Crédit Foncier Égyptien en 1941.

Problème de l'eau : Le village manquait d'eau claire. Fallait-il y installer une pompe centrale à moteur avec réservoir — installation coûteuse et d'entretien délicat — ou répartir dans le village quelques pompes simples, à petit débit, manœuvrées à la main, peu coûteuses, faciles à réparer ?

On opta pour cette deuxième solution. C'est l'État qui consentait à assumer la charge de cette organisation. Malheureusement les pompes furent au commencement installées de façon défectueuse, avec des malfaçons qui dans la suite furent officiellement constatées. L'installation fut refaite : 5 pompes fonctionnent maintenant, la garde et le maniement des pompes ont été réglés. Mais ces avatars avaient fait perdre du temps à l'expérience.

Section économique et sociale. — Le premier moniteur social, Gamal el-Din Abdel-Mottaleb Efendi, s'était bien attelé à sa besogne le 27 novembre 1941. Malheureusement, attiré par une tâche d'exploitation rurale

pour son compte, il quitte son poste brusquement en juillet 1943.

Le village ayant été laissé à lui-même pendant 5 à 6 mois, on vit jouer la passivité paysanne, et bien des choses périçlitérent qui n'étaient qu'amorcées. Un nouveau moniteur, Ali Abdel-Ghaffar Efendi, installé le 9 janvier 1944, a bien repris les choses en main; il mène sa tâche avec intelligence et dévouement. Une coopérative a été créée. Elle groupe maintenant 286 membres; de bons résultats ont été obtenus. Elle dispose d'un fonds de roulement de L.E. 480.

Il semble intéressant de mettre en relief, ici, le développement de cette coopérative durant les cinq dernières années :

ANNÉES.	MEMBRES.	CAPITAL	FONDS	BÉNÉFICE
		VERSÉ.	DE ROULEMENT.	NET.
		L. E.	L. E.	L. E.
1940.....	68	70,5	101	7
1941.....	70	70,5	101	6
1942.....	128	110,5	202	58
1943.....	165	137,5	369	146
1944.....	286	212,5	480	150

Un atelier de tissage simple fonctionne de façon satisfaisante, mais il a été difficile, pendant la guerre, d'avoir des filés. Cet atelier a cependant produit, en 1944, 200 pièces de tissus populaires qui ont été équitablement distribuées aux villageois au tarif officiel.

Un Bureau de Bienfaisance a été créé qui, malgré la pauvreté du village, dispose actuellement d'un montant

de L.E. 150. Les recettes de bureau de bienfaisance ont été, en 1944, de L.E. 200.

L.E. 14 ont été distribuées aux pauvres du village à l'occasion de fêtes.

L.E. 13 ont été dépensées pour offrir des étoffes populaires aux nécessiteux.

L.E. 11 ont été affectées à l'acquisition de linceuls pour les morts pauvres.

L.E. 12 ont été avancées à un villageois pauvre pour l'installation d'une petite fabrique de nattes.

Les réunions sont fréquentes au centre social et le moniteur social estime qu'il est bien secondé par 3 ou 4 notables du village. Chez d'autres, demeure évidemment l'esprit paysan tendant surtout à tirer de la situation des avantages personnels.

Deux feddans ont été loués et subdivisés en petits lots loués pour exploitation maraîchère avec semences fournies par le Gouvernement. Cet essai fonctionne très bien.

Les locataires sont au nombre de 7, choisis parmi les villageois pauvres. Ils réalisent un bénéfice égalant le montant de leur location plus leur consommation personnelle en légumes. Ils cultivent des petits pois, haricots, cornes grecques, courgettes, tomates, carottes, poivrons et oignons. Conséquence de l'exemple donné, 16 propriétaires du village cultivent actuellement ces légumes sur 15 feddans.

Un essai d'élevage de vers à soie avec plantation de mûriers nécessaires avait bien réussi une première année. On fabriquait ainsi des fils pour la chirurgie et une famille a pu, sans grande peine, réaliser une recette de 10 à 12 Livres égyptiennes.

Malheureusement, l'année suivante, les chrysalides fournies ont mal réussi. L'effort n'a pas été repris.

L'assèchement des birkas, en dépit des subventions légales (d'ailleurs insuffisantes), soulève des questions d'intérêts, des jalousies entre riverains. Cependant au prix de quelques subventions supplémentaires, usant de

persuasion, le moniteur social a pu aboutir : sur 4 birkas, 3 ont été asséchées et deviendront des jardins. (La difficulté réside beaucoup dans la détermination des droits de propriété sur les parcelles asséchées.) L'assèchement de la quatrième birka est en voie d'exécution. De petites étendues de cette quatrième birka, la plus importante des quatre, ont été asséchées par les propriétaires limitrophes qui ont ainsi agrandi leur propriété. Le Gouvernement procède actuellement à l'assèchement du reste, destiné à devenir un terrain de sports.

La question des maisons modèles, en modifiant les anciennes, celle de la séparation dans l'habitation, des villageois et de leur bétail, n'a pas été encore abordée efficacement... Beaucoup de temps et de ressources seront certainement nécessaires.

Section sanitaire. — La nurse, M^{lle} Souraya Mohammed Hamdi, s'est, depuis le commencement de l'expérience, très intelligemment et très activement dévouée au village. Quoique disposant de faibles moyens (l'installation de son dispensaire, réalisée dans une maison du village est des plus modestes; la chambre-refuge dont elle dispose pour elle, est très sommaire), elle a pu donner bien des soins et agir efficacement.

L'activité du dispensaire et de la maternité, dont M^{lle} Souraya a la direction, se présente, pour les trois dernières années, comme suit :

1° *Clinique* :

en 1942	9.667	visites ;
en 1943	11.315	—
en 1944	11.501	—

2° *Accouchements* :

en 1942, 50 à la maternité et 15 à domicile		
en 1943, 54	—	33 —
en 1944, 40	—	44 —

3° *Vaccinations* :

	1942	1943	1944
Typhoïde	—	—	700
Diphthérie	400	—	1000
Petite vérole	365	65	vaccination générale par les soins du Mi- nistère.

La nurse a été périodiquement secondée et contrôlée par des médecins officiels, l'État ayant bien voulu, pour renforcer l'expérience et en tirer des enseignements statistiques, installer temporairement, non loin du village, une station sanitaire volante, à fonctionnement intermittent pour les vaccinations.

Notons toutefois, que la station sanitaire campée près d'Al-Agaïza était d'une pauvreté d'installation attristante et décourageante (nous l'avons constaté) pour les jeunes médecins qui devaient s'y dévouer.

Tous ces soins donnés ont permis à la nurse d'exercer sur la population une bonne action éducatrice au point de vue de l'hygiène et même de la moralité sociale : influence qui ne peut se mesurer en chiffres mais qui est réelle. (Il arrive souvent que des conflits familiaux soient apaisés par la nurse ou le moniteur social.)

Quelques maisons sont maintenant très propres. On a, dans quelques maisons, installé des cabinets d'aisance très simples et qui pourraient être généralisés.

La propreté des rues est meilleure.

Des visites-récompenses au Caire (jardin zoologique) ont été organisées pour les enfants du village.

*
* *

Quelles conclusions tirer de ces quatre premières années de travail (au cours desquelles il y eut quelque temps perdu) et des premiers résultats obtenus?

La première conclusion n'est que la constatation d'une difficulté connue, la passivité du fellah. Mais, qui oserait

avec véhémence reprocher au fellah cette passivité? S'il n'avait pas ce défaut, il accepterait avec moins de résignation d'être insuffisamment nourri, insuffisamment heureux.

Pour vaincre cette passivité qui entrave les essais d'amélioration sociale, il faut *des animateurs, des moniteurs*. On ne dispose au village que de l'omdeh et de quelques notables (l'instituteur, s'il en existe un jeune, ardent et compréhensif, est déjà absorbé par ses tâches éducatrices). Mais ce sont presque toujours des paysans eux-mêmes sans culture, sans compréhension sociale. Ils sont toujours enclins à user pour des fins égoïstes beaucoup plus qu'altruistes, de l'autorité et des leviers d'action dont ils peuvent disposer.

Quoique n'étant qu'un ami étranger et n'ayant pas vécu au village, mais instruit par tout ce que j'ai vu et entendu, j'ose avancer que l'omdeh, quand il s'agit d'améliorations sociales et d'efforts collectifs, est non pas une aide, mais plutôt un obstacle. L'omdeh correspond à une institution ancestrale qu'il faut maintenir, mais c'est un élément qu'il faut « tourner » si on veut innover au village. Pour réaliser, animer toute innovation, il faut, sur place, recourir à des jeunes, à une jeune nurse, pour tout ce qui est hygiène, soins de dispensaire, influence sur les femmes et les enfants; à un jeune Égyptien, sortant des écoles égyptiennes, pour tout ce qui concerne l'économique et le social.

Avec de tels jeunes gens, jouant le rôle de moniteurs sociaux et sanitaires, on peut agir. Sans leur intervention, au moins au début, tout s'enlise.

Et qu'on ne vienne pas dire qu'il est impossible de rencontrer en Égypte de tels jeunes gens, comprenant leur rôle, y joignant, par patriotisme, un certain esprit d'apostolat. Les essais déjà faits montrent qu'on peut très bien les trouver. Seulement il faut les encourager. De tels jeunes gens ne sauraient être des saints. Ils ont à gagner leur vie, à construire leur propre vie. L'existence dans un village égyptien n'est ni facile ni agréable. Tout

y manque aussi bien au point de vue matériel (1), qu'au point de vue spirituel. On ne peut exiger de ces jeunes gens plus de trois ou cinq ans de séjour au village. Encore est-ce un effort d'abnégation qui devrait être nettement récompensé. C'est malheureusement le contraire qui se produit : à rester dans les villes près des centres d'instruction, des possibilités d'avancement, des protections et des recommandations, le jeune ingénieur social, la jeune nurse, ont la quasi certitude d'avancer plus vite dans leur carrière. Le séjour au village, à cause du majeur intérêt social qu'il présente, devrait être encouragé, primé. Et nous nous permettons à ce sujet une suggestion : les années de service sur place au village de ces jeunes fonctionnaires, s'ils n'ont pas démerité, s'ils ont réellement travaillé, ne pourraient-elles être comptées comme doubles dans le calcul pour l'avancement de classe de leur ancienneté de services ?

Et puis sans se lancer dans des entreprises budgétai-
rement lourdes, ne pourrait-on, dans le village, avoir
deux maisons convenables, avec petit jardin si possible.
L'une abriterait le moniteur social avec sa famille s'il
est marié, et servirait de centre social : petite salle de
réunion, bibliothèque, cour servant pour le cinéma.
L'autre formerait dispensaire et maternité sommaire
avec deux chambres acceptables pour la nurse. Cela ne
coûterait pas si cher ; il s'agirait moins de construire que
d'aménager suivant un programme admis, deux des
maisons du village que pourrait acquérir ou louer l'État.

*
* *

Et maintenant supposons nos deux jeunes gens in-
stallés au village. Ils auront à obtenir moins le concours
actif que la « neutralité bienveillante » de l'omdeh et

(1) La question s'est posée au début de l'expérience d'Al-
Agaïza de savoir si on fournirait à la nurse une chambre avec
une fenêtre vitrée !

des anciens du village *a priori* défiants ; ils devront assurer leur accord avec l'instituteur du village.

Puis la nurse, par le dispensaire où ne manqueront hélas pas les clients, le jeune ingénieur au centre social, par la création d'une coopérative (ou le développement d'une coopérative existante), seront mêlés à la vie du village.

S'ils comprennent bien leur rôle, ils y discerneront vite les quelques éléments progressifs : deux ou trois notables, quelques jeunes gens du côté de l'ingénieur social, quelques femmes et enfants du côté de la nurse, aptes à comprendre ce qui doit être fait, aptes à seconder l'amélioration économique et hygiénique du village.

Il faut, naturellement, qu'une première étape soit franchie grâce à l'État : une alimentation en eau potable. Comment parler d'hygiène, de propreté, comment faire fonctionner un dispensaire et une maternité sans avoir d'abord l'eau claire ?

Ensuite l'expérience — au moins celle d'Al-Agaïza — nous a déjà fait conclure à la réalisation durable, donc à la généralisation possible de quelques progrès que nous énumérons.

Par la coopérative, devenue plus vivante, et ayant, grâce à l'ingénieur social, des contacts mieux assurés avec les services centraux des Ministères, une série d'avantages économiques peuvent être obtenus qui intéressent les fellahs : obtention de semences sélectionnées, d'étoffes bon marché pour des vêtements, de filés pour fonctionnement de petits métiers à tisser, coqs et poussins sélectionnés pour avoir des œufs, etc.

La coopérative fonctionnant bien, on peut créer un Bureau de Bienfaisance administré par les fellahs eux-mêmes. Les cotisations rassemblées permettent d'aider des familles malheureuses en même temps qu'elles renforcent, chez les cotisants, l'esprit de mutualité et de charité.

On peut louer aux alentours du village quelques fed-

dans qui, subdivisés en très petites parcelles, seront loués pour des cultures maraîchères : ainsi des familles pauvres auront des légumes ou pourront en vendre à d'autres habitants. Le Ministère de l'Agriculture aide en fournissant des semences.

L'assèchement des birkas du village, si dangereuses au point de vue sanitaire, amélioration toujours réclamée officiellement, décrétée en principe, si rarement réalisée en pratique, peut être obtenue par un effort de coopération dès que l'ingénieur social a pris dans le village quelque autorité.

Au *dispensaire*, le besoin impérieux de soins conduit vite les fellahs, leurs femmes et leurs enfants. Rapidement, la nurse y peut recruter des aides (certaines avec l'appât d'une petite rétribution) et des enfants pour la secourir.

Par le fonctionnement même du dispensaire un peu d'hygiène s'introduit au village : les femmes qui ont accouché à la maternité en retiennent quelque chose pour l'hygiène de leurs enfants.

Par ses aides du village, la nurse peut instaurer des concours de propreté avec de petites récompenses : propreté des maisons, propreté des alentours des maisons, propreté des rues.

Il s'est avéré que, pour obtenir le plein rendement du dispensaire, la présence complémentaire d'un hôpital volant, ou au moins les passages réguliers (hebdomadaires au moins) d'un médecin officiel, étaient nécessaires. Alors les vaccinations peuvent être généralisées, des soins plus efficaces peuvent être assurés que ne peut oser la nurse sans avis médical, un cadastre sanitaire par fiche peut se constituer.

*
* * *

Tout cela, toutes ces petites réformes même consolidées, totalisées ne constituent pas des miracles. Un village

ainsi amélioré et que visitera quelque curieux de progrès social, n'apparaîtra pas très transformé. Il est mieux cependant qu'il n'était ; mieux parce qu'on y aura un peu diminué la misère, parce qu'on y aura un peu accru les recettes familiales (jardinage, petits métiers annexes) ; mieux parce qu'on aura un peu amélioré l'alimentation ; mieux parce qu'on y aura introduit quelques rudiments d'hygiène et de propreté, parce qu'on y aura assuré des soins plus suivis contre les maladies endémiques et par conséquent amélioré son état sanitaire ; et surtout mieux — nous voulons insister sur ce point — parce qu'on l'aura rendu plus apte à assimiler des réformes et des mesures plus radicales que pourra décréter l'État.

*
* *

Il ne s'agissait pas — nous l'avons déjà dit — de se substituer à l'État qui, seul, peut envisager des mesures générales et définitives : assèchement systématique de tous les marais, assainissement et enrichissement visibles, construction d'édifices publics et d'hôpitaux, instruction généralisée.

Mais nous croyons — ce n'est pas outrecuidance — qu'une difficulté spéciale à l'Égypte entrave l'amélioration nécessaire du sort du fellah.

L'État veut agir et décrète, mais ses décisions n'aboutissent qu'à d'insuffisants résultats parce que leur réalisation au village se heurte à une population demeurée primitive, trop passive, trop résignée à ses déficiences physiques et sociales. Il faudrait rendre le village égyptien apte, réceptif aux réformes que décrètera l'État.

L'armature administrative au village est, pour ce faire, absolument insuffisante.

Nous estimons que, dans le sens souhaité, des expériences telles que celles des villages de Manayel et de Chatanouf déjà faites par l'*Association for Special Studies*, celle plus récente d'Al-Agaïza tentée avec l'aide du

Crédit Foncier Égyptien donnent des indications intéressantes.

Notre conclusion — elle est précise — se ramène surtout à ceci qu'il faudrait par tous moyens encourager le stage temporaire au village de jeunes Égyptiens et Égyptiennes (nurses et moniteurs sociaux), qui compenseront les carences indéniables des autorités villageoises et l'impossibilité d'action continue par des fonctionnaires trop lointains du Markaz et de la Moudirieh.

Nous ne prétendons pas qu'il faudrait finalement dans chaque village avoir et maintenir ces fonctionnaires appointés, une nurse et un moniteur social. Il y a 3.611 villages en Égypte ; le recrutement et l'entretien de ces 7.200 jeunes gens entraînerait des difficultés et de trop lourdes charges. Ce serait, d'une expérience réaliste, tirer des propositions irréalisables. Mais un village « opéré », contrôlé sur place et amélioré pendant cinq ou huit ans, pourrait ensuite n'être que surveillé de temps à autre par une équipe opérant dans un village voisin.

En définitive, on peut concevoir une nurse et un moniteur social n'ayant plus qu'à surveiller six ou huit villages améliorés.

Et ainsi, avec des programmes simples, d'ores et déjà définissables grâce aux expériences faites, de premiers progrès seraient réalisés, se consolideraient. De plus amples progrès deviendraient possibles avec l'aide de lois adéquates.

Ne parlons pas de villages modèles : ce qu'il faut, c'est lentement mais sûrement améliorer le sort du fellah, de cette population rurale qui est et qui restera la base essentielle de l'avenir égyptien.

VINCENOT.

Novembre 1945.

SÉMANTIQUE ET ZOOLOGIE

(DU CANARD A L'ANATIFE).

L'histoire de la zoologie est fertile en légendes, parfois amusantes. Telle me semble celle de la mystérieuse génération du canard à pattes noires, connu en France sous le nom de « macreuse », et en Angleterre sous celui d'oie bernache (*barnacle-goose*), ou encore de « brent », légende qui me semble digne d'être évoquée ici.

On sait que, d'autre part, en argot de journaliste, certains articles sensationnels, « pondus » par quelque journaliste en mal de copie sont depuis longtemps stigmatisés du nom de « canards ».

Plus récemment, un hebdomadaire humoristique adoptait le mot et s'en parait comme d'un emblème : ce fut le sympathique *Canard*, qui, si j'ai bonne mémoire, vit le jour pendant la guerre de 1914-1918. Lorsque Anastasie lui rognait les ailes, il se mua aussitôt, à l'instar de *l'Homme libre* en *Canard enchaîné*. La tourmente passée, quand, par un juste retour des choses, Dame Anastasie se vit confisquer ses ciseaux, notre canard devint alors le *Canard déchaîné*...

Quel rapport peut-il y avoir entre l'estimable macreuse et un « canard » journalistique ?

Il existe cependant un lien bien vivant en rapproche

les deux termes : ce lien animé, est un modeste crustacé, l'anatife.

Qu'est-ce qu'un anatife?

Si l'on regarde attentivement la coque d'un navire qui entre en cale sèche ou bien que, se promenant au bord de la mer, l'on découvre sur le sable un des nombreux débris qu'y abandonnent les vagues, il n'est pas rare d'y découvrir, appendu à un fragment d'épave, un bien étrange animal. Il ressemble à une grosse moule laquelle, au lieu d'être fixée directement à son support, y serait reliée par une sorte de pédicule plus ou moins long. C'est un anatife. La ressemblance avec une moule est assez grande pour que Cuvier, qui s'y connaissait, s'y soit laissé prendre, et qu'il ait classé l'animal parmi les Mollusques.

Ce n'est qu'en 1854, à la suite des fort belles recherches de Darwin, qu'on put rectifier ce jugement erroné et qu'on plaça l'animal à sa vraie place, parmi les Crustacés cirripèdes (1).

Et voilà où la sémantique entre pour la première fois en scène. Que nous répondrait un latiniste si, levant un doigt interrogateur, nous lui demandions : « M'sieu, un anatife, Keksekça? »

Du haut de sa cathèdre progressiste, l'éminent latiniste, ouvrant le mot en deux, tel un vulgaire bivalve, nous répondrait aussitôt :

« Anatife est l'apocope d'*anatifera*. Ce mot se décompose aisément en : *anas*, *anatis* : canard, et *fero* (*fero*, *tuli*, etc.) : je porte. *Anatifera* : Je porte des canards. »

Nous voilà bien avancés, nous rétorquera-t-on. Eh oui... nous sommes, en effet, en plein cœur du sujet.

(1) Ainsi dénommés parce que leurs six paires de pattes thoraciques sont transformées en six paires de « cirres », organes « plumeux » servant à la respiration et à la nutrition de l'animal. Ce sont ces cirres qui ont été confondus avec des plumes d'oiseau par des esprits peu observateurs.

Ce soi-disant Mollusque, ce bizarre crustacé, a passé pendant des siècles pour engendrer des canards (1).

Quelle est l'origine de cette croyance, et pour quel motif est-elle restée si longtemps accréditée?

L'origine, nous la rechercherons plus loin. Quant au motif, il est bien clair : il n'est autre que la gourmandise.

Quelle tentation, pour un palais délicat comme l'était celui de nos pères, de pouvoir impunément savourer, en plein Carême comme aux jours maigres, une macreuse, pouvant à la rigueur concurrencer le salmis de sarcelle ! Et quel bonheur, ensuite, de ne pas avoir la digestion troublée par la hantise du « Pêché capital ». . . Or, grâce au bon anatife « fruit de mer » incontestable, et comme tel, chère maigre s'il en fut, le problème était résolu. Pensez donc. Un oiseau qui, au lieu de naître d'un œuf, comme tout volatile qui se respecte, présente une telle ascendance, a bien le droit, lui aussi, d'être considéré, gastronomiquement parlant, comme un fruit de mer, et par suite, impunément consommé durant le Carême, sous le couvert même des canons de l'Église.

*
* *

La légende nous est rapportée par divers auteurs. Je citerai parmi les modernes : Carus (2), M. Müller (3), Brehm (4) et le « Père de la systématique », Linné, ne

(1) Et le nom scientifique de l'anatife : *Lepas anatifera*, rappelle justement, comme l'a voulu le nomenclateur, l'antique légende.

(2) CARUS, *Histoire de la Zoologie*, trad. française, Doin, 1880.

(3) M. MÜLLER, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, 1868.

(4) BREHM, *Merveilles de la Nature : Poissons et Crustacés*, p. 811 de l'édition française. Ce dernier ne se compromet guère. Il écrit : « Le nom d'anatife appliqué aux représentants de la famille des Lepadides repose sur une croyance universellement abandonnée aujourd'hui. On se figurait jadis que ces espèces de coquilles étaient des œufs pédiculés devant donner naissance à des canards. Les étymologistes pourraient trouver là matière à dissertation. »

l'ignorait pas puisqu'il l'évoque par le nom même qu'il donne à l'anatife (1), comme je l'ai signalé plus haut.

La vieille légende nous est admirablement contée par le célèbre zoologiste anglais Sir Ray Lankester (2), et c'est sa relation anglaise que je suivrai point par point.

Le plus ancien texte connu est celui d'un certain Frère Damien, moine irlandais du XII^e siècle, qui affirme que certains oiseaux peuvent être engendrés par des arbres, comme cela se voit aux Indes, dans l'île de Thilon. (L'arbre, c'est la planche à laquelle est fixé l'anatife, et la branche, c'est le pédoncule de l'animal.) Comme le fait remarquer Lankester (d'après F. Houssay), le *Zohar*, le principal livre des Kabbalistes, relate aussi la même merveille et affirme que le rabbi Abba a vu un arbre dont les fruits engendraient des oiseaux.

Or, il existe en Angleterre, parmi les canards migrateurs une espèce spéciale à l'Irlande, le « brent », canard à pattes noires, qui ne s'y reproduit jamais et qui apparaît brusquement, à dates fixes, par vols plus ou moins nombreux. A peu près à la même époque, il est fréquent de recueillir sur les mêmes rivages des épaves couvertes d'anatifes, qu'y a drossées la tempête. Connaissant la vieille légende orientale, et par un rapprochement assez aisé à faire, les moines lettrés du pays avaient noté la coïncidence, et en avaient déduit que c'était justement cette espèce de canards, qui était engendrée par les anatifes. Ils l'appelèrent « oie bernache » (*the barnacle-goose*). Pour corser la glose, ils décrétèrent, en outre, qu'étant par essence de nature marine, elle constituait un mets maigre que l'on pouvait impunément consommer pendant les jours maigres.

(1) Le nom Lepas, donné par Aristote, avait trait à un *Mollusque* (Patelle ou Haliotis?) sans aucun rapport avec le genre moderne Lepas.

(2) Sir R. LANKESTER, *The history of the barnacle and the goose : Some diversions of a Naturalist*, p. 117 sq.

La question fut soumise, affirme-t-on, au concile de Latran, en 1215, mais le pape Innocent III aurait fait la sourde oreille et les aurait déclarées un mets gras (1). Le clergé ne se tint pas cependant pour battu. Un autre clerc, qui visita l'Irlande vers la même époque, prit nettement position. Il affirma avoir vu, de ses yeux, les fameux volatiles et assisté à leur éclosion.

« Il existe, écrit-il, en ce pays, de nombreux oiseaux qu'on appelle *bernacae*. La Nature les engendre par une voie contre nature, d'une façon très extraordinaire. Ils ressemblent à l'oie des marais, mais sont un peu plus petits. Ils naissent du bois rejeté par la mer et ressemblent d'abord à de la gomme. Ensuite ils restent appendus la tête en bas par leur bec, comme s'il s'agissait d'algues attachées à leur support, et sont entourées d'une coquille qui leur permet de se développer en toute sécurité. Lorsque leur développement est assez avancé pour qu'ils soient munis d'une épaisse couche de plumes, ils tombent à l'eau ou s'envolent librement dans l'air. J'ai souvent vu, de mes propres yeux, plus d'un millier de ces jeunes oiseaux appendus sur la rive à une pièce de bois, encore inclus dans leur coquillage, et tout formés. Ils ne se reproduisent pas et ne pondent pas d'œufs comme les autres oiseaux, ne couvent ni ne nidifient en aucune contrée comme leurs congénères. Par suite, les évêques et les clercs, dans certains districts de l'Irlande, ne se font aucun scrupule de manger de ces oiseaux en temps maigre, parce qu'ils ne sont pas de la chair ni nés de chair... » (2).

On ne saurait être plus net.

Voilà, si je puis dire, notre « Canard » lancé et bien

(1) « Since although he admitted that they are not generated in the ordinary way, he yet maintained, very reasonably, that they live and feed like ducks and cannot be regarded as differing in nature from other birds » (R. Lankester).

(2) Ma traduction.

lancé. Il aura la vie dure puisqu'il faudra attendre la fin du xvii^e siècle avant qu'on ne s'avise de lui couper les ailes.

En 1435, le grand lettré, et grand curieux, qu'était Sylvius (le futur pape Pie II), s'en vint visiter le roi James d'Écosse. Parmi les motifs de sa visite figurait son envie de voir, de ses yeux, les fameux arbres producteurs de canards. Son désir ne fut malheureusement pas exaucé. On lui expliqua que de tels arbres n'existaient pas en Écosse, mais que, bien plus au Nord, dans les Iles Orkney (les Orcades), peut-être, trouverait-il à satisfaire sa curiosité. Et le pauvre clerc s'en fut, assez dépité, constatant avec philosophie que « miracles will always flee further and further... ».

Cent cinquante ans plus tard, en 1597, le botaniste John Gérard, dans son *Histoire des plantes*, ou *Herbier*, fit figurer en bonne place le fameux arbre « qui engendre des canards », arbre qui pousse aux Orcades. La planche est magnifique. L'artiste a figuré à l'envers un groupe d'anatifes qui au lieu de pendre à leur support pointent vers le ciel. À l'extrémité des « branches » de cet arbre merveilleux, on voit d'énormes fruits, entr'ouverts, desquels s'échappent de petits oiseaux, ressemblant à des poussins, leurs plumes étant constituées par les cirres de l'anatife.

Cette planche est reproduite dans l'ouvrage de R. Lankester (fig. 13, p. 123) : *Some diversions of a Naturalist*. Lorsque, cinquante ans plus tard, la Société des Apothicaires de Londres s'avisa de faire rééditer l'ouvrage, Johson, qui en fut chargé, moins crédule que son prédécesseur, réfuta la légende, la déclara inconcevable, ajoutant que, du reste, « certains Hollandais » avaient récemment découvert, dans les Iles de l'océan Arctique, le lieu de nidification de l'oie bernache, trouvé ses œufs, et en avaient dégusté. Ce « certain Hollandais » était le navigateur Jean Cornelius Rijs, d'Amsterdam, qui, envoyé en exploration par la puissante Compagnie des Indes, en 1596, à la recherche du fameux « Passage du Nord-

Ouest» vers la Chine, avait accosté en un pays qu'il crut être le Groënland (1) et élucidé le mystère (2).

Heureusement pour les amateurs de volaille, la radio ne sévissait pas encore du temps de Risp : aussi les discussions continuèrent-elles quoiqu'il ait résolu le problème.

Les années passent, et, en 1661, lors de la fondation de la très illustre « Société royale de Zoologie de Londres », son président, Sir Robert Moray, ami personnel du Roi Charles II, à l'une des premières séances, lut un rapport où il concluait une fois encore à la réalité de la légende. Lui aussi il avait vu, de ses yeux vu, des anatifes engendrer de jeunes canards. Mal lui en prit, car la jeune Société prouva de suite son esprit d'observation en proclamant bien haut qu'elle n'entendait pas ouïr de telles sornettes, en adoptant un procès-verbal de doute (3).

On se doute bien que, depuis belle lurette, la discussion avait franchi le Channel et qu'en France, maints esprits ou plutôt maints estomacs étaient intéressés à l'affaire. Ce n'est pas, du reste, qu'en notre pays de fines gueules, on criât merveilles de la valeur gastronomique du mets. Tout le monde convient, au contraire, que c'est un mets fort peu estimable (4). Mais faute de grives...

(1) C'était en réalité le Spitzberg.

(2) Dans la relation publiée, peu après son retour, par la Compagnie, l'auteur déclare : « Il ne faut pas s'étonner de ce qu'on ne savait point encore où étaient les nids de ces oyes, puisqu'il ne paraît pas que jusqu'alors personne eût navigué par les 80 degrés... » (cité par Franklin, 1891, in *Variétés gastronomiques*, p. 151).

(3) *Nullius in verba*. The Society insisted, namely that at its meetings the members should « bring in a specimen or an experiment, and not occupy time by mere relations and reports of marvels ».

(4) Le sévère Buffon (*Oeuvres*, XXVIII, 287) ira même jusqu'à écrire : « La chair noire, sèche et dure de cette bête a un goût détestable, ... elle est plutôt un aliment de mortification qu'un bon mets » (cité par Franklin, *op. cit.*, 145).

En 1655, Nicolas de Bonnefon, valet de chambre du grand Roi, écrit dans *Les délices de la campagne* : « C'est (la macreuse) un oyseau-poisson qui ne diffère en rien du canard, excepté quelque peu sur le haut du bec, à l'endroit du nez. Il est mis au rang des poissons à cause qu'il a le sang froid, qui est la seule chose qui nous fait faire la distinction des alimens pour les jours gras ou les maigres. » Et Franklin, qui donne cette référence, ajoute malicieusement, d'après un passage des *Mémoires* de Madame de Pompadour, écrits par sa dame d'atours, M^{me} du Hausset, que « sa maîtresse, désolée d'une froideur naturelle qui mécontentait Louis XV, se comparait avec désespoir à une macreuse ». Les poètes, eux aussi, se sont mis de la partie. Citons seulement le quatrain suivant de Du Bartas :

*Ainsi le vieil fragment d'une barque se change,
En des canars volans, ô changement estrange.
Mesme corps fut jadis arbre verd, puis vaisseau,
N'aguères champignons, et maintenant oyseau... (1)*

En Angleterre, Shakespeare a ouï parler de la légende et, dans *la Tempête*, alors que Trinculo, Stephano et Caliban, en butte aux facéties assez burlesques de l'invisible Ariel, sortent, tout penauds, de leur marais pestilentiel, Caliban s'écrie :

*... We shall lose our time,
And all be turn'd to barnacles, or to apes,
With foreheads villanous low.*
(*The Tempest*, IV, 1.) (2)

(1) DU BARTAS, *La Semaine : le sixiesme jour*, éd. 1611, p. 309 (cité de même par Franklin).

(2) Ce que P. Leyris et E. Holland traduisent assez platement ainsi : « Nous perdons notre temps et nous allons nous trouver changés en oies sauvages ou en guenons au front hideusement aplati. » (*urf* éd. de la Pléiade, II, p. 261.)

Le débat s'éternisait, mais les découvertes de Risp commençant à se répandre, partisans et adversaires soumièrent le différend à la Faculté de Médecine de Paris. La docte Faculté rendit son arrêt le 14 décembre 1708 ; une commission de huit Docteurs-Régents, après un sérieux examen, déclara que « la macreuse ne pouvait passer pour poisson ». Le pieux Hecquet, membre de la dite commission, et qui sera Doyen en 1712, rédigea même à cette occasion un volumineux *Traité des dispenses de carême*, qui vit le jour en 1709.

La macreuse avait, en apparence, définitivement perdu la partie. Il semble que, de nos jours, l'Église soit devenue plus conciliante puisque, d'après le *Larousse du xix^e siècle*, à l'article « macreuse », il est dit que, comme la sarcelle, cet oiseau peut être consommé aux jours « maigres ». La controverse fut connue en France (d'après Sir R. Lankester) sous le nom de : *l'histoire du canard* et la vieille légende, discréditée, devint le type de l'histoire merveilleuse, inventée de bout en bout et dénuée de tout fondement, du conte à dormir debout, et c'est ainsi que le terme de « canard » en son sens journalistique reçut sa consécration.

*
* *

Comment interpréter le mythe que nous venons de faire revivre ?

C'est ici que la sémantique entre de nouveau en scène. En 1868, un érudit germanique, M. Müller, dans ses *Nouvelles leçons sur la Science du langage*, s'attaquait au problème linguistique de l'anatife et de l'oie bernache, et concluait à une identification de termes par assonance. Pour lui, l'oie bernache fréquentait les côtes d'Irlande fut appelée *berniculus* par les moines de culture latine, comme diminutif d'*hibernicus*, nom latin par lequel on désignait l'Irlande. *Hibernicus* s'altéra en son diminutif *hiberniculus*, puis, par chute de la première syllabe, *hiberniculus* devint *berniculus*. Dans la même contrée, à

la même époque, poursuit M. Müller, l'anatife, et les autres « coquillages » étaient appelés *barnagh* ou *bernak* ou *bernich* en dialecte celtique. Le mot celte, lui aussi, donna en latin : *barnacus*, *barnaculus* et, en anglais, *barnacle*. Ainsi donc, toujours d'après M. Müller, les contemporains du Frère Damien se trouvèrent en face de deux animaux ayant le même nom : *barnacle*. Ainsi naquit dans leurs esprits la légende d'un seul et même animal, la macreuse engendrée par l'anatife, légende favorisée par le fait que les œufs et le lieu de ponte de l'oiseau étaient entièrement inconnus.

Cette thèse habile, péniblement édifiée, devait s'écrouler peu après sous la décisive argumentation d'un savant français, F. Houssay, sorti de cette École « Normale-Sciences » à laquelle nous devons, pour ne citer que des morts, des savants tels que Pasteur, Y. Delage, F. Le Dantec, etc.

Et ici, la zoologie reprend ses droits, en s'étayant sur les disciplines d'une autre science que l'on ne s'attendait guère à trouver dans cette galère : l'archéologie. Et c'est en effet la très savante *Revue archéologique* qui, en 1895, accueillait dans ses colonnes le maître article du zoologiste français : « *Les théories de la genèse à Mycènes et le sens zoologique de certains symboles du culte d'Aphrodite* », avec en sous-titre : « Histoire naturelle moderne, légendes médiévales et iconographie antique du *Lepas anatifera* » (1).

F. Houssay commence par narrer ses souvenirs de zoologiste débutant, lorsqu'il fréquentait l'admirable annexe de la Sorbonne en pays breton : le laboratoire de Biologie maritime de Roscoff, où se sont succédé des

(1) *Revue archéologique*, III^e série, t. XXVI, janvier 1895, p. 1-27. Je remercie très vivement l'éminent Directeur de l'Institut d'Archéologie orientale, M. Kuentz, qui, si aimablement, m'a fait copier l'article en question et m'a donné toutes facilités d'accès à la Bibliothèque de l'Institut.

générations de chercheurs. C'est dans ce merveilleux cadre américain, en des laboratoires admirablement équipés (avant le passage des Doryphores), que des savants, comme Y. Delage, purent mener à bien des recherches biologiques aussi délicates que celle du cycle de la Sacculine, chef-d'œuvre de patience et d'ingéniosité.

C'est à Roscoff que Houssay vit, pour la première fois, l'anatife, et qu'il fut tenté de retracer l'histoire de cet étrange animal.

Après un bref résumé de la thèse mullérienne, il formule ses critiques, remarquant que le savant allemand a complètement passé sous silence le passage capital où le moine irlandais se retranchait derrière l'antique légende *orientale*.

Retournant contre son auteur l'arme de la « convergence », il prouve que l'idée fabuleuse naquit non pas de la convergence de deux noms, de *deux représentations sonores*, mais de *deux dessins* : de *deux représentations visuelles*.

*
* * *

Le mythe a pris en réalité naissance dans la partie orientale de la Méditerranée à l'époque prédorienne, comme le montrent les fragments de poterie d'origine mycénienne exhumés des ossuaires de Crète et de Chypre et analysés dans le classique ouvrage de Perrot et Chipiez (1). Plus de mille ans avant J.-C., vivait là une population de marins, très artiste, en perpétuel contact avec la mer et ses habitants. Très tôt, ces artistes surent faire revivre sur l'argile les silhouettes des animaux qu'ils observaient couramment autour s'eux. Dans ces dessins « stylisés », mais d'un admirable fini, on reconnaît, du

(1) PERROT et CHIPIEZ, *Ossuaire de Crète*.

premier coup d'œil, maint animal marin : hippocampe, pieuvre, oursin, calmar, etc. L'anatife y figure aussi, très stylisé, et il est aisé de suivre le processus qui conduisit l'artiste crétois du crustacé à l'oiseau. Très bon observateur, il avait remarqué la ressemblance entre les stries de la coquille de l'anatife avec le plumage d'un oiseau, de même que l'analogie entre le long pédoncule du crustacé et le long col d'un canard, d'une oie ou d'un cygne. La stylisation fit le reste. D'autres dessins nous donnent tous les intermédiaires entre la feuille d'arbre et le plumage de l'oiseau. Il n'est que de lire, de regarder... et d'accepter la thèse si lumineuse de l'auteur, qui conclut avec raison : « Si l'on veut revoir l'Ossuaire de Crète dont j'ai parlé, on y trouvera « l'arbre sur lequel « naissent les canards. »

Il nous faut remercier le savant naturaliste de cette incursion victorieuse dans le domaine de l'archéologie. Constatons, une fois de plus, à quel point les sciences se doivent un mutuel appui, et que la « curiosité » est l'une des vertus majeures du savant. Dans le cas qui nous a occupé, il n'aura pas fallu moins de trois disciplines totalement différentes : celles du linguiste, de l'archéologue et du naturaliste pour donner une solution à la fois élégante et correcte à l'un des problèmes les plus attachants de l'histoire de la Zoologie.

D^r LOTTE.

DEMOLINS ET L'ÉCOLE NOUVELLE.

(FIN.)

Qu'il s'agisse de vannerie, de poterie ou de modelage, de menuiserie, de gravure sur bois ou de jardinage, les travaux introduits aux Roches, à l'instar des « New Schools » anglaises, ont d'autres fins que le développement physique des élèves et le progrès de leur habileté manuelle. Ils ont surtout une valeur éducative et une efficacité morale.

Qu'ils cultivent chez l'enfant l'aptitude motrice à se servir adroitement de ses mains et satisfassent au besoin d'activité musculaire, propre à son âge, par suite de sa croissance ; qu'ils le mettent en rapport avec les propriétés de la matière et lui fassent acquérir la philosophie pratique de l'outil, comme l'a montré Fontègne, à propos du préapprentissage, tout cela était admis d'emblée par Demolins qui avait observé chez la plupart de ses élèves le pouvoir de la volonté sur la fonction motrice, et l'influence sur l'imagination des réalisations objectives.

« C'est pourquoi il est si avantageux, me disait-il, d'adjoindre le travail manuel à l'acquisition de la connaissance. »

Et je voyais bien, en tournant avec lui autour des établis couverts de copeaux blancs, que ce travail du bois l'intéressait moins par la fonction physique de l'activité manuelle que par sa fonction psychologique. Et s'il cherchait à l'associer aussi étroitement que possible à la culture de l'esprit, c'était pour qu'elle facilite les études et serve de base à cette éducation intégrale, qui s'applique à développer toutes les facultés humaines.

Aux sceptiques de la première heure, qui parlaient de

« bluff » et de « temps perdu », Demolins et Bertier répondaient que le travail manuel contribuait réellement à la formation de l'adolescent, en coordonnant ses fonctions mentales en vue de l'exécution d'un plan, en enrichissant d'associations d'idées pratiques les connaissances générales, en complétant l'observation par la précision qui est de règle — parfois au millimètre — dans certains travaux de menuiserie ou de biologie. Et surtout les travaux manuels imposent à l'enfant plus que les travaux intellectuels le souci de la perfection dans les moindres détails. Un devoir français, une version latine, une composition de langues vivantes, permettent un certain « à peu près » ainsi que la plupart des travaux scientifiques. Un assemblage de bois, une soudure de métal, exigent une exactitude absolue. Les parties se joignent ou ne se joignent pas ! C'est par ces qualités actives de persévérance dans l'effort, d'assurance dans la vision de ce qui est juste et bon qu'on amène l'enfant à la formation de son caractère et à sa culture morale.

Il ne pouvait être question de « bluff » dans le programme d'une école basée sur la droiture, et le soi-disant « temps perdu » représentait un gain net pour la vie, d'autant plus que le problème de l'orientation professionnelle se pose souvent de nos jours aux parents et aux éducateurs. Il est des métiers d'art, par exemple, qu'un jeune homme des classes moyennes accepte sans « déchoir », reliure, photographie artistique, cuirs repoussés, publicité par affiches. Et quand plus tard, un ancien élève sera reçu au *Salon*, dans la section de la gravure sur cuivre, et dirigera une importante industrie, il se souviendra que les heures passées aux ateliers des Roches n'auront été inutiles ni à sa vocation ni à son succès. Demolins avait regretté que les intellectuels et les artistes ne profitassent pas davantage des bienfaits du travail des mains. « Comme si on était intelligent avec son cerveau seulement », me disait-il, en évoquant les sculpteurs d'autrefois, qui savaient ce qu'imposaient

la pierre et le bois. « Ils ont été des artisans d'abord, connaissant par la pratique les difficultés que présentent les matériaux et grâce auxquelles ils se sont limités aux formes essentielles. » Et pendant qu'il me parlait en historien et en sociologue, de tous ceux qui avaient faussé, gâché, saccagé les métiers et les arts, je pensais à certains artistes contemporains, à cet Henri Charlier surtout qui, le premier en France, a vu nettement la nécessité de retrouver la matière et le métier dans son art.

En outre, comme le travail manuel artistique du modelage et de la sculpture sur bois s'appuie sur le dessin, Demolins avait observé que le dessin spontané des enfants exprimant leur psychologie mieux encore que le langage, était presque toujours un dessin au trait. Est-ce parce qu'il répond à un instinct profond de l'homme et qu'il est « naturel » encore en ce second sens ? Il peut n'être qu'un simple paraphe, mais lorsqu'il est nourri de réalité, il est indispensable à l'expression spirituelle dans les arts plastiques. Et c'est parce que ce dessin véritable est le contraire du dessin académique que Demolins insistait sur sa spontanéité, afin que les lignes soient lancées d'un seul mouvement et que les traits soient sans reprises. Et pour bien me montrer que l'art le plus digne est le plus linéaire, il évoquait les lignes pures des anciens Égyptiens et des premières œuvres grecques, des peintres verriers de Chartres, de Rodin, de Gauguin et de ceux qui ont vu dans la continuité des formes le symbole de l'unité de l'esprit.

Qu'un des buts certains des travaux manuels soit l'initiation de l'adolescent à la beauté plastique, je ne pouvais en douter, car dans les ateliers, plus d'une réalisation marquait un effort d'art, parfois hésitant, souvent évident. Reliure, modelage, gravure sur bois, interprétant de vieilles chansons de France. Frise de la « jungle » en papier de couleur, représentant des scènes choisies de l'œuvre de Kipling. Devant des films de la forêt tropicale, qui passaient au ralenti dans une demi-lumière, les élèves

dessinateurs avaient pris des croquis rapides ; ces études au crayon noir présentaient autant de talent et d'expression que la frise elle-même, si riche de mouvement et de vie.

Enfin, une autre activité pratique propre à l'école des Roches et à toutes les vraies Écoles Nouvelles est celle du jardinage. En hiver, au moyen de croquis, d'exposés et de livres entretiens, un agronome fait la démonstration du jardinage scientifique. Culture des légumes et des arbres fruitiers ; principes d'agriculture et d'horticulture ; élevage des petits animaux ; apiculture et préparation des nouvelles ruches.

Dès qu'apparaissent les beaux jours, les élèves travaillent aux jardins, d'une façon méthodique et rationnelle. Jardins potagers ou jardins botaniques ; jardins d'expérimentation, pour l'application des nouvelles techniques, comme celle du « repiquage » du blé. Aux jeunes gens qui répugnaient d'abord à bêcher et retourner la terre, quelques heures par semaine, Demolins répondait qu'un « durillon » bien gagné au creux de la main était un signe visible de victoire sur soi-même. Et il énumérait tous les bienfaits que procure à la jeunesse scolaire le travail agricole modéré. Travail lent et constant, ample, équilibré, qui est un excellent complément de l'éducation physique ainsi qu'un antidote aux occupations sédentaires. « Après vos deux heures de travail au grand air, leur disait-il, vous verrez comme les idées viendront claires et faciles sous la plume. » Il savait aussi qu'en soignant son jardin, l'adolescent prendrait l'habitude d'observer mieux son entourage ; pendant ses promenades et ses excursions, les champs, les bois, les prairies ne seraient plus pour lui des choses mortes ; les dimensions de la route et des arbres deviendraient familières ; la ligne droite d'une haie bien taillée, la gracieuse courbe d'une treille fleurie, réjouiraient ses yeux et son cœur. Combien d'enfants ne savent pas respecter leur propre bien qu'ils croient tombé du

ciel, et, à plus forte raison, ne respectent pas celui des autres ! En cultivant leurs plantes dans les jardins individuels, ils sauront toute la peine qu'il faut prendre pour voir apparaître les premières pousses vertes. En faisant un retour sur eux-mêmes, ils ne pourront plus traiter rudement, comme choses sans vie, tiges et bourgeons qu'ils auront vus chaque jour croître et s'ouvrir. La terre sera toujours pour eux un miracle, dont ils ne cesseront de s'émerveiller. Un grain dans une motte et surgira la plante en deux saisons, à travers soleil et brume. « Il y a des gestes qui ne ratent pas avec la terre », me dit un élève — jardinier en herbe — qui taillait ses rosiers, comme si avec un sécateur, on pouvait récolter ce qu'on veut. Puis à la page noire de son « carnet de bord », il me signale sur son terrain — vrai champ de bataille — la rencontre des hannetons ravageurs et même la présence des cloportes dans ses plus belles plates-bandes.

*
* * *

Au « Bâtiment des Classes » que tous les Rocheux connaissent, sous le nom de « Bat », s'ouvrent sur un grand hall destiné aux réunions générales, les belles salles du rez-de-chaussée et les salles de classes du premier étage. En outre, deux laboratoires de physique et d'histoire naturelle, une grande salle de géographie et de conférences, une vaste bibliothèque et le cercle des professeurs.

A l'ancienne méthode livresque de l'école traditionnelle, si Demolins a opposé dès le début la méthode inductive, plus positive, basée sur les sciences de la nature, c'est parce que l'étude objective des plantes et des animaux, la libre recherche des documents, les expériences personnelles de physique et de chimie, le maniement — parfois la construction — d'appareils, ravissent certains adolescents. Que le microscope ouvre un monde enchanté à leur observation intelligente : que les moteurs

les intéressent comme producteurs de mouvement et les initient à la logique mécanique ; que même l'analyse mathématique ou littéraire leur procure un plaisir raffiné, jamais ils ne perdront le contact avec les réalités concrètes, dans leur désir ardent de penser vrai et de juger bien ! Et si le nombre est trop grand de ceux qui quittent le lycée sans garder d'intérêt pour la science naturelle ou pour la science humaine, c'est que l'assimilation mnémonique d'idées toutes faites a trop constamment écarté la recherche personnelle. Pourquoi donc s'étonner que les méthodes nouvelles, s'adressant à des jeunes gens mieux habitués à l'autonomie intellectuelle, donnent l'impression, chez eux, d'une maturité plus générale et plus précoce ?

Une expérience d'éducation intégrale, telle que l'entendait Demolins, ne peut être vraiment tentée qu'à la campagne, où les maîtres ont maintes occasions de donner un enseignement vivant, emprunté à la nature même. Les leçons de choses frappent l'imagination de l'enfant, fixent son intérêt, forment son esprit, en l'obligeant à observer et à réfléchir. Certaines leçons en plein air, outre l'attrait qu'elles offrent par leur variété et leur imprévu, favorisent l'acquisition concrète de multiples notions que l'école fermée des villes ignore. On relèvera le plan d'un point de vue, on évaluera la surface des champs, le volume des tas de pierres ou de bois, sans passer par aucun manuel. Tout peut être prétexte à une observation directe et personnelle, bouleaux argentés au fin feuillage, orvets cachés dans les gazons épais, corolles bleues ou roses des épilobes et des scabieuses. Au bord d'un ruisseau, tandis que du sol chaud monte l'incessant murmure des insectes, pourquoi ne pas demander à Rousseau, à Theuriet, à Daudet ce qu'ils pensent de la beauté du monde ? Et comme une lecture bien choisie, en pleine nature, parmi les fleurs des champs, sera plus captivante qu'entre les murs d'une classe ! Comme elle contribuera à élever l'âme de l'enfant, en lui faisant

aimer les joies simples de la terre et les distractions saines de la vie au grand air !

*
* *

Dans les petites Écoles Nouvelles, comme celle des Pléiades, en Suisse, l'horaire individuel est possible, les élèves étudiant deux matières du programme, les mêmes, durant toute une semaine ou tout un mois.

Dans une grande École, comme celle des Roches, c'est le système des « classes mobiles » qui a été adopté, les élèves étant groupés par capacité et non par âge, pour l'étude de chaque branche de l'enseignement. Ainsi, par exemple, pour les langues vivantes, les élèves de 4^e A, B et C sont répartis suivant leur force en autant de sections qu'il est nécessaire et sans tenir aucun compte du groupement général A, B, C. Si ces différents cours de faibles, de moyens et de forts arrivent à être parfaitement homogènes, les progrès seront plus rapides, parce que les enfants iront du même pas, et à la fin de leurs études, ils seront capables de parler et d'écrire couramment, de vraiment « savoir » la langue étrangère qu'on leur enseigne. Cette organisation des classes mobiles qui ne demande que quelques modifications d'horaire et de la bonne volonté, explique en partie la supériorité reconnue de l'École des Roches dans le domaine des langues vivantes. Les professeurs étrangers ont des cours de conversation, de lecture, parlent leur langue nationale aux jeux, à table, dans les promenades. Les professeurs français, qui ont longtemps résidé au dehors, enseignent le vocabulaire, la grammaire et la composition. De cette façon, les élèves profitent des bienfaits de la méthode directe et des avantages, pour leur culture générale, de la double traduction. D'autre part, les stages dans les pays étrangers, pendant les trois mois de vacances permettent aux jeunes Rocheux, qui sont confiés à des familles ou à des Écoles Nouvelles, de parler mieux la langue, d'affermir leur caractère et d'élargir leur horizon.

Une autre innovation est la « classe-étude », qui permet la pénétration continuelle du travail collectif et du travail individuel. Dans un collège du type traditionnel, la classe est nettement séparée de l'étude, l'une faite par le professeur, l'autre dirigée par le surveillant. Aux Roches, le professeur qui a expliqué un sujet, en rendant la classe aussi active qu'il se peut, demande à ses élèves de faire l'application immédiate de son exposé. Quel que soit l'exercice, il laisse aller librement ceux qui savent s'en tirer tout seuls, rectifie la marche de ceux qui chancellent, répond aux questions de ceux qui hésitent. A tous, il montre par quel bout se prend une version latine, un problème, un devoir français. C'est souvent une erreur de méthode qui arrête les élèves les plus consciencieux et les mieux disposés. Il faut si peu pour qu'ils soient torturés par leurs narrations ou leurs dissertations. Pourquoi ne pas leur apprendre en classe-étude à déchiffrer un texte, à trouver des idées, à les noter sur des fiches, à dresser un plan ? Pourquoi ne pas faire à tous ce présent incomparable qu'est une bonne méthode de travail ?

Enfin, la nouvelle technique des « centres d'intérêt » forme avec la classe mobile et la classe-étude le cadre général de l'enseignement des Roches. Dans la section préparatoire, tout gravite autour des sujets d'observation les plus importants ; dans les sections moyenne et secondaire, le centre d'intérêt se confond avec la période historique étudiée pendant l'année. Et là encore, c'est la science sociale qui a mené Demolins à cette méthode d'enseignement permettant de répondre aux incessants « pourquoi » des enfants intelligents, en étudiant d'abord le lieu où un peuple s'est formé, puis l'histoire de ce peuple, sa littérature et son art. « Quel contre-sens, écrit Bertier, de séparer l'histoire, la géographie et la littérature ! Quelle logique, au contraire, met dans l'esprit de l'adolescent la solide cohésion entre ces trois enseignements ! Et quel puissant intérêt dans une classe, où toutes

les disciplines partent d'un même point et convergent constamment ! » D'abord connaître la Grèce avant d'admirer le beau film de son histoire et des chefs-d'œuvre de ses artistes. D'abord « situer » Rome et les pays voisins avant de développer leur évolution dans le temps depuis le fabuleux Romulus jusqu'à la chute de l'empire. Et ainsi de suite pour tous les pays et toutes les histoires. Le *De Viris* sera traduit en même temps que le professeur principal enseignera l'histoire romaine ; les *Commentaires* de César, au moment même de la conquête des Gaules. Et c'est ainsi qu'en réalisant la synthèse entre l'humanisme et l'éducation nouvelle, au moyen de ce centre d'intérêt géographique et historique, l'École des Roches a pu conjurer « à l'intérieur » de chaque classe les éléments fournis par les diverses disciplines, tout en restant dans la ligne générale des programmes officiels du baccalauréat. En unifiant l'enseignement secondaire et en l'améliorant, elle a du même coup accru la valeur et l'intérêt des humanités dans tout l'enseignement littéraire.

*
* * *

Si Demolins, en fondant les Roches, a réhabilité l'enseignement du français et recommandé la méthode Raffy, qui consiste essentiellement à lire attentivement des passages de bons auteurs et à faire noter aux élèves, sur un cahier spécial, les règles de grammaire appliquées par les écrivains, c'est parce qu'il considérait la langue maternelle, enseignée « pour elle-même » comme un élément de culture que l'éducateur doit mettre au premier plan. La langue ne devient claire, adéquate à son objet, sobre et logique que si l'intelligence fait elle-même un effort continu de précision, de justesse et de méthode. C'est pourquoi il faut reconnaître, contre de nombreux partis pris, que même sans la traduction d'une langue morte ou d'une langue vivante, l'enseignement du français enrichit, fortifie et assouplit l'esprit.

En ce qui concerne le latin et le grec, Demolins était persuadé de l'efficacité d'une méthode rapide — employée jadis pour l'instruction d'Anne de Beaujeu — et qui permet de lire de nombreux textes à l'aide de traductions françaises, les fameuses « juxtalinéaires » que connaissent tous les collégiens. Je me rappelle la joie des premiers Rocheux de la section A. « Plus de grammaire, Monsieur ! Plus de mot à mot, plus de thèmes ! Presque plus de version écrite ! — Que reste-t-il, alors ? demandai-je. — Ce qui reste, Monsieur, mais beaucoup de lecture courante au moyen de tableaux de paradigmes et de traductions toutes faites. » Ah ! la trouvaille hardie et séduisante ! Plus de classe ennuyeuse ! Tout sera captivant. Hélas ! comme on était loin de compte ! Même s'ils apercevaient assez vite le sens approximatif d'un texte, les élèves habitués à l'à peu près « devinaient » souvent de travers, si le professeur ne leur tendait pas la main au moment critique. Et comme pour l'étude des langues mortes se vérifie l'excellence du vieil adage « ou bien, ou rien », il fallut vite reprendre, dès la sixième classe, la connaissance précise des déclinaisons et des conjugaisons, d'une courte syntaxe et d'un abondant vocabulaire. Déjà les élèves de la troisième promotion reprenaient le chemin traditionnel, qui mène de la traduction exacte des mots à la traduction fidèle des idées. La méthode Bézard fut adoptée sans que disparaissent totalement les bons éléments du programme d'étude active, ébauché par Demolins.

Aux Roches, les meilleurs élèves se trouvent dans la section des latinistes ; cependant on ne considère pas l'étude du latin comme indispensable, bien qu'elle donne une connaissance plus sûre du français et qu'elle oblige la pensée à une logique plus rigoureuse. Il en est de même pour la langue grecque, dont on ne saurait ignorer toute la richesse et que les élèves de la section A peuvent apprendre à partir de la quatrième, mais dans l'état actuel des exigences de la vie, ce luxe admirable qui est

l'étude du grec ne peut être réservé qu'à l'élite de l'élite scolaire.

Il va de soi que le français, l'histoire, la littérature et la géographie, les sciences et les langues vivantes concourent aussi à la formation de l'esprit et qu'il peut y avoir une culture générale sans latin ni grec. « Pourquoi ces deux langues mortes auraient-elles une vertu magique? me dit un professeur des Roches. Si elles gardent pour nous une réelle valeur d'« information » pour tous les chefs-d'œuvre qu'elles ont produits, ce serait une erreur de leur conférer — comme au temps de la Renaissance — je ne sais quelle efficacité unique et exclusive. Ce que l'antiquité classique nous a laissé d'essentiel — les premiers modèles d'une culture largement humaine — doit s'incorporer à notre étude du français et l'enrichir concurremment avec la pensée, qui ne peut se traduire et s'exercer par le langage. » D'ailleurs, pensais-je, il n'y a pas en droit qu'une seule forme d'humanités. Elles sont diverses et dans la classe la plus modeste, un maître conscient de la grandeur de sa tâche peut impartir des humanités vivantes, en gardant la même unité d'esprit que s'il atteignait aux humanités totales, réservées à une équipe bien entraînée à l'étude dans l'original de l'antiquité gréco-latine.

*
* * *

Avant d'être admis, dans les classes de l'enseignement secondaire, aux divers travaux scientifiques, expériences, manipulations, herborisation, dissections, excursions botaniques ou géologiques, les élèves de la section préparatoire auront été initiés à l'observation directe des phénomènes physiques et atmosphériques. En parcourant la Normandie, ils auront vu de leurs yeux les principaux faits géographiques et recherché en pleine campagne les documents vivants. Le matin, ce sont les classes souvent faites en plein air; l'après-midi, les travaux pratiques

qui se partagent en deux temps, la recherche dans la nature des fleurs et des insectes, puis au retour, l'étude à la loupe ou au microscope.

La même méthode active allant du concret à l'abstrait, de l'expérience à la loi, est employée en mathématiques ! Des fruits à compter, des champs à mesurer, des corps géométriques à palper. Des problèmes sur tout ce que connaît l'enfant, sur ce qu'il voit et ce qu'il aime ; des théorèmes qui sont — non pas exposés par le maître — mais proposés comme des problèmes à résoudre, chaque élève donnant sa solution et le maître choisissant la meilleure. Que ce dernier ne perde jamais de vue que les mathématiques ont commencé à être étudiées comme des sciences concrètes, l'arithmétique pour faciliter les échanges, la géométrie pour partager les terrains. Et si elles restent des sciences concrètes, elles peuvent être comprises de la majorité des enfants. Qu'on ne craigne donc pas de faire appel aux travaux manuels, constructions en terre, en carton ou en bois, arpentage avec les petits, levés de plans avec les grands, pour amener les élèves à interpréter les figures géométriques, à vraiment « voir » dans l'espace ! L'enseignement n'est qu'abstraction et verbiage quand il ne repose pas sur une vue directe des phénomènes naturels. Et si les travaux pratiques sont utiles aux mathématiques, à plus forte raison le sont-ils aux sciences expérimentales ; chasse aux coléoptères, préparation dans la glycérine des antennes d'abeilles ou de papillons, construction d'appareils utiles aux expériences, à condition qu'ils soient aussi simples que ceux des premiers inventeurs. Qu'il s'agisse de leviers, de siphons, de condensateurs, d'aéromètres, combien de grandes découvertes ont été faites avec des appareils très rudimentaires et d'un prix modique. Je me rappelle certains élèves des Roches que seul le travail manuel captivait et que des maîtres clairvoyants ont amenés graduellement de la menuiserie à la géométrie, à la mécanique et à la physique, puis de ces premiers succès en

sciences, à l'amour du travail intellectuel, même dans le domaine des lettres. Je vois surtout un petit bonhomme de sixième, réfractaire aux études, mais passionné du travail d'atelier. Il a fini par passer en très bon rang son baccalauréat de mathématiques et l'examen d'entrée d'un Institut électrotechnique. On pouvait craindre un « cancre », on en fit un industriel intelligent, capable et cultivé ! Voilà ce que peuvent obtenir des maîtres dévoués qui vivent avec leurs élèves, qui savent leur fort et leur faible, connaissent leur intérêt véritable et s'efforcent d'y ramener tout le reste. C'est à la collaboration de tels maîtres qu'est dû en grande partie, le succès des Roches. Et c'est le mérite de M. Georges Bertier, digne continuateur d'Edm. Demolins, d'avoir su créer cette équipe d'éducateurs nouveaux, en portant à son maximum la valeur humaine et professionnelle de chacun d'eux.

*
* *

Si l'éducation nouvelle aide les élèves à dégager et à développer leur personnalité, elle permet aussi l'épanouissement des dons naturels, ce qui est une solide garantie de santé spirituelle. Et à cet égard, les travaux libres contribuent plus qu'on ne le croit, à l'éveil des vocations, puisqu'ils révèlent les particularités de caractère de chaque élève, dont la fiche psychologique indique les aptitudes personnelles, l'orientation possible vers une carrière future.

Déjà Demolins s'était préoccupé des « tests » d'intelligence, basés sur les aptitudes d'attention, d'observation, d'imagination, de jugement et d'invention. Ainsi que Binet, Vermeulen et Terman l'ont montré, en cherchant à caractériser objectivement, par de minutieux questionnaires, le développement mental correspondant à chaque âge, il s'était rendu compte, en observant ses élèves, qu'on ne peut identifier la valeur scolaire et la valeur intellectuelle. Que de contradictions parfois, dans

certaines classes des Roches d'ailleurs, entre les résultats scolaires et les tests. Le meilleur élève de latin, dans une cinquième, doué d'une étonnante mémoire, est le plus mauvais à tous les tests. Par contre, l'avant-dernier en latin, très médiocre en mathématiques, quoique doué d'une grande activité imaginative, centrée sur des thèmes définis, est le meilleur à tous les tests. Et si pendant les leçons, il passe son temps à composer des horaires de chemin de fer et de codes secrets d'une précision inouïe, c'est que son attention n'a pas été captée par une méthode active assez individualisée et s'adaptant à sa tournure d'esprit.

D'autre part, Demolins savait que les tests d'âge, employés dans un examen psychotechnique, ne peuvent avoir qu'une valeur de comparaison, puisqu'ils permettent seulement de « situer » un enfant donné par rapport à des milliers d'enfants du même âge, soumis aux mêmes épreuves, dans des conditions identiques. Si le quotient obtenu est égal à 1, cela signifie d'après Stern, que l'âge mental et l'âge réel coïncident exactement. Chaque enfant est intellectuellement en avance ou en retard selon que son quotient est supérieur ou inférieur à l'unité. Ainsi, ces tests de niveau et de pourcentage, réduits au simple étalonnage d'un prototype mental, éliminent ce qui n'est pas conforme à la mesure moyenne et ne sauraient donner de chaque individu qu'une définition négative. C'est pourquoi Demolins leur préférait les tests d'aptitude et les profils psychologiques, plus différentiels et plus positifs. Ils permettent de diagnostiquer l'habileté d'un enfant pour chaque test donné sans que le pourcentage indiqué soit arbitraire, puisqu'il correspond au rang qu'occupe un sujet sur un total de cent individus, rangés suivant les résultats obtenus pour chaque test.

Si, par exemple, dans une épreuve de mémoire, le résultat donne le « percentile » 80, cela signifie, d'après Claparède, que sur cent individus du même âge, il y en a vingt seulement qui dépassent le sujet sous le rapport de

cette aptitude. Ainsi la méthode des percentiles offre le double avantage de comparer un enfant avec lui-même et de déterminer quelles aptitudes sont chez lui prépondérantes. Toutefois, quels que soient les tests employés pour évaluer le degré d'intelligence, d'attention, de jugement ou de mémoire, il faut se garder de leur attribuer une valeur absolue. On doit les répéter souvent, comme l'a montré Piaget, les interpréter et les compléter par des interrogations individuelles. Par le moyen des profils psychologiques, chaque chef de maison s'efforcera de tenir à jour ses fiches d'observations directes portant sur le comportement de l'enfant, ses aptitudes mentales, ses études préférées, les formes diverses de son tempérament, de son caractère et de son activité. Il faudra reviser sans cesse le bilan psychologique de l'élève ; ce sera la meilleure préparation à l'orientation professionnelle, qui est considérée aux Roches comme une œuvre de longue haleine. Combien d'élèves brillants ne donnent en fin de compte qu'un résultat médiocre et combien de débuts difficiles sont au contraire la préface d'une fin d'études remarquable ! D'autre part, si l'on ne peut plus prétendre comme autrefois qu'une différenciation constitutive des intelligences incline les enfants vers telle ou telle branche d'études, néanmoins les fiches psychologiques permettront au besoin la formation de groupements d'élèves se rapprochant le plus possible de types mentaux facilement déterminables, comme les imaginatifs à l'esprit littéraire, les observateurs à l'esprit scientifique, les raisonneurs à l'esprit méthodique. Binet distingue les « objectifs » qui sont tournés vers les réalités extérieures et les « subjectifs » qui se concentrent sur eux-mêmes. Claparède oppose les esprits compréhensifs aux esprits inventifs.

Dès l'entrée d'un élève à l'École Nouvelle, l'éducateur et le médecin doivent être renseignés par la famille ; le premier sur les aptitudes générales de l'enfant, ses qualités, ses défauts, ses goûts, son idéal ; le second, d'une

façon plus confidentielle sur ses antécédents personnels et héréditaires. Et quand l'élève constamment suivi par eux au cours de ses études se trouvera dans l'obligation de choisir sa voie, ils pourront se documenter auprès d'un office d'orientation sur les diverses professions et le rapport dans chacune d'elles, des offres aux demandes. Il est aujourd'hui des carrières si encombrées qu'elles ne présentent guère d'opportunités même pour les mieux doués. Il en est d'autres, heureusement, d'accès plus facile. « Quand je vois tous les spectateurs d'un cinéma se bousculer dans la direction d'une porte, disait un père de famille, préoccupé de l'avenir de ses enfants, je dis à mes fils : prenez la porte voisine ! » C'est une boutade, mais combien vraie ! Avant de lancer un jeune homme sur une voie, il faut savoir si elle est libre. D'autre part, « les vocations spontanées sont rares, écrit Bertier, quand on les rencontre, il faut s'incliner et les encourager » (1). « Si les intérêts de l'enfant correspondent à ses capacités, il serait grave de contrarier ses goûts professionnels sous prétexte qu'ils ne sont pas conformes aux traditions et aux vœux de la famille. »

Et dans sa perspicacité, le directeur des Roches a compris, depuis quelques années, qu'un office d'orientation bien outillé, comme le « Centre familial de consultation et de documentation professionnelles », récemment fondé à Paris (en 1936) pourrait aider les parents et les éducateurs à confronter, pour chaque enfant, le double bilan des aptitudes physiques et intellectuelles avec les nécessités sociales et professionnelles. Ce sera la tâche de l'orienteur de préciser, s'il le peut, par un examen personnel, les possibilités de l'adolescent, après avoir centralisé et interprété les renseignements fournis par les parents et les maîtres, le chef de maison et le médecin scolaire. Il devra aussi connaître à fond les pro-

(1) *Orientation professionnelle de la jeunesse bourgeoise*. Éd. Téqui, Paris.

fessions, les aptitudes qu'elles exigent, le genre de vie auquel elles conduisent, les situations sociales qu'elles offrent, les principaux débouchés qu'elles sont capables d'ouvrir. Tâche doublement difficile, car dans les entretiens qu'il aura avec l'enfant, il devra mettre à l'épreuve ses ambitions d'avenir qui reposent parfois sur des bases fragiles, et dans le choix d'une ou de plusieurs carrières il se heurtera à la complexité des activités professionnelles, à l'instabilité du marché du travail.

*
* *

Si Demolins était d'accord avec ce souci nouveau de l'orientation sociale, il ne perdait jamais de vue que la formation intellectuelle doit atteindre la volonté et préparer à l'action morale.

Qu'est-ce que l'éducation physique, l'entraînement musculaire, l'esprit sportif, sinon la formation du caractère par plus d'une victoire sur soi-même? L'habitude du travail par équipe dans les grands jeux ou les travaux manuels, sinon une initiation à la vie sociale, à la coopération active, au don de soi? Et dans l'ordre intellectuel, quand le moindre élève joue son rôle dans un travail scolaire en commun, comme le demandait Cousinet, qu'est-ce, sinon l'effort spontané de chacun pour le bien du groupe? Que le jeune Rocheux soit libre de ses mouvements et maître de ses loisirs, il y a déjà dans ce simple fait toute une morale en action, celle de la confiance qu'on lui témoigne et qui suit immédiatement le sentiment de la dignité personnelle, du respect de soi-même. Et l'enfant prend goût à cette dignité, conséquence de sa liberté. Il en vient peu à peu à ne plus se satisfaire de n'être comptable que de lui seul; il aspire à s'occuper d'autres enfants dont il sera responsable comme de lui-même. Tout devra donc être organisé dans l'École nouvelle pour rendre possible ces responsabilités qui brisent l'égoïsme naturel.

Quelle joie pour un jeune Rocheux de recevoir d'abord une petite charge, toute matérielle, si modeste soit-elle ! L'ordre d'un dortoir, d'une classe, d'un vestiaire ; l'affichage des communiqués, la distribution des timbres-poste ; s'assurer chaque soir au garage que les camarades ont rangé leur bicyclette à la place que marque une étiquette à leur nom ; ramasser même les chiffons errants et les papiers qui traînent. Titres sans gloire, peut-être, besoins fastidieux, mais qui en est digne rend de précieux services à la communauté. La direction des études et des dortoirs est faite par les « capitaines », qui sont choisis parmi les aînés et qui collaborent activement à la bonne marche de l'École, pour peu qu'on les prépare de longue date à leur tâche. Contrôle de la tenue des élèves, de leurs devoirs de propreté, d'hygiène et de santé. Entraînement sportif et formation des équipes. Bonne volonté, discipline en classe et à l'étude. Il leur faut pour réussir une autorité indiscutée, une fermeté bienveillante, un esprit d'amitié vraie et dévouée. Leur plus beau rôle est d'incarner l'idéal de l'École. C'est grâce à eux que « l'entr'aide » est possible, l'accord permanent entre maîtres et élèves. Et ce n'est pas la moindre trouvaille de Demolins d'avoir su créer, par l'institution des charges sociales et des capitaines de maison, cet esprit d'union et d'harmonie qui règne aux Roches.

Je me rappelle une fin de soirée au dortoir des « Sablons ». Un timbre retentit. Le piano se ferme sur une phrase inachevée. C'est l'heure de l'appel. Une courte lecture en commun, une méditation brève. Puis dans le grand dortoir aux petits lits blancs, pendant les minutes de choix qui séparent le coucher du sommeil, quand l'âme est plus sensible aux influences et aux conseils, le capitaine passe en revue l'activité de la journée, réconcilie les caractères, oriente les volontés, glisse ici et là une bonne parole, dite avec cœur. Et quand le chef de maison montera pour éteindre la lumière, il saura que non seulement l'ordre a été assuré, mais qu'un mot d'encoura-

gement ou d'amitié a réconforté tel enfant trop timide, tel petit qui s'ennuie et se dit malheureux. Il se souviendra peut-être de ce témoignage d'ancien élève sur un des capitaines. « Ses camarades ne peuvent voir sans émotion le dortoir de la Guichardière, nid de gaieté et de joies folles, où son autorité régnait absolue. Il était le grand frère, grondeur parfois, mais toujours prêt à comprendre ses petits qu'il regardait vivre partout, à la maison, au bâtiment des classes, au stade, aux travaux pratiques. Il connaissait par cœur les bonnes et les mauvaises notes. Il soutenait de sa sympathie ces volontés d'enfant, capricieuses, lentes à se tendre. Il savait que la maîtrise de soi et la discipline intérieure se conquièrent avec peine. Il avait besoin qu'on l'aidât et qu'on lui permît de confronter avec d'autres ses expériences de jeune homme. Et puis sans doute y avait-il en lui comme un surplus d'enthousiasme et de ferveur, qu'il voulait faire rayonner. Combien de garçons le savent, qui lui doivent plus de virilité de caractère, plus d'élan pour mieux vivre. Il est mort, tué à l'ennemi, à dix-neuf ans, mais son souvenir en eux garde l'influence de sa présence. » Quel bel hommage ! Et comment ne pas faire confiance à de tels capitaines, à de tels chefs, en mettant partiellement entre leurs mains les destinées de leur École ?

*
* * *

En 1914, l'épreuve de la guerre fut rude à l'École des Roches, qui fut réquisitionnée dès le début de la mobilisation et devint l'hôpital 33. Elle ne reprit sa vie normale et sa marche ascendante qu'en 1918. Qu'est-elle devenue en 1940 ? Je me le demande avec angoisse. Qu'est devenu son beau domaine où s'épanouirent — comme les fleurs de sa roseraie — tant d'adolescents heureux de vivre ? Et son grand hall, avec ses plantes vertes, autour du buste d'Edmond Demolins ? Lieu de recueillement consacré à la mémoire de l'ardent pionnier,

qui a su créer un nouveau type d'école française en gardant l'essentiel de l'humanisme traditionnel tout en la vivifiant au souffle de l'esprit moderne.

Au cours d'une expérience de quarante années, l'École des Roches, autant pour former l'esprit de ses élèves que pour augmenter leurs chances de succès dans la vie, s'est efforcée de compléter l'enseignement des livres par un contact incessant avec la réalité, en se servant de programmes moins morcelés, de méthodes plus souples et de moyens plus variés. Elle a prouvé que les travaux manuels et les occupations libres pouvaient s'insérer sans difficulté dans l'horaire d'une école secondaire. Elle a poussé aussi loin que possible l'éducation du caractère par le respect de l'autonomie de l'enfant et par la recherche des responsabilités que celui-ci peut assumer.

S'il est difficile à l'école d'État comme à l'école libre d'arborer de front tout le problème de l'éducation nouvelle, en réalisant ses conditions de milieu physique et moral, vie à la campagne, observation de la nature, régime de confiance, esprit familial, il leur est possible du moins de mettre à leur programme la gymnastique naturelle, les carnets de santé, les travaux pratiques, les classes mobiles, les centres d'intérêt, l'entr'aide scolaire et bien d'autres innovations heureuses.

M. Georges Bertier, qui dirigea les Roches avec une compétence rare pendant plus de trente ans, a toujours considéré l'École Nouvelle comme un laboratoire d'expériences pédagogiques, où se poursuivent des recherches et se déploient des initiatives, qui doivent faire leur preuve avant d'être introduites dans un plan de réforme scolaire générale. Il a sagement préparé l'opinion publique française à l'acceptation progressive de l'éducation intégrale et si jamais l'École Nouvelle active prend pied en France, c'est à sa propagande discrète, mais tenace, qu'on le devra.

Déjà en 1901 et en 1902, d'autres Écoles Nouvelles françaises étaient fondées sur le type des Roches, celles

de l'Île de France à Liaucourt et le Collège de Normandie, près de Rouen. Puis, l'École d'Aquitaine à Chalais, l'École de Pontigny et l'École de Bellevue à Clamart (1).

Depuis 1921, la « Ligue Internationale pour l'Éducation Nouvelle » rédige plusieurs revues, entre autres *Pour l'Ère Nouvelle*, en français, éditée à Paris. Elle organise aussi des congrès, dont les premiers se tinrent successivement à Calais, à Montreux, à Heidelberg, à Locarno et à Nice.

Enfin, M. Adolphe Ferrière, l'apôtre enthousiaste de l'École Nouvelle dans le monde, est aussi celui qui a le plus contribué, à formuler les principes, à préciser les méthodes, à coordonner les activités en matière d'éducation nouvelle. Il a fondé à Genève le « Bureau International des Écoles Nouvelles », dans le but d'établir des rapports d'entraide scientifique, de centraliser les documents, de mettre en valeur les expériences psychologiques, faites dans ces laboratoires de nouvelle pédagogie.

Dès 1912, plusieurs internats privés et même de

(1) La première École Nouvelle à la campagne fut fondée en Angleterre, par le D^r Cecil Reddie à Abbotsholme (Derbyshire), en 1889. Il l'a dirigée jusqu'en 1927. En Allemagne, le D^r Lietz fonda en 1898, les trois écoles d'Ilseburg, d'Hemburda et de Bieberstein. L'année suivante en 1899, Edm. Demolins fonda l'École des Roches en France et Ad. Ferrière créait à Genève le bureau international des Écoles Nouvelles. Depuis ce moment, les principales Écoles Nouvelles d'Europe furent, dans l'ordre chronologique, celles de Bedales, Ruskin, Priory, St. Georges, Coombe Hill, Home School, Rendcomb King Alfred, en Angleterre; celles d'Odenwald, de Wickersdorf, de Solling, d'Unterschondorf, d'Hagen, d'Oberstdorf, en Allemagne; en Suisse, celles de Glarisegg, fondée en 1902, de Kéfikon, d'Hof-Oberkirch, de la Chataigneraie, de Chailly et des Pléiades.

Aux États-Unis d'Amérique, les Écoles Nouvelles de Fairhope (Alabama), de Samarcand (North Carolina), Bryn-Mawr (Philadelphia), Brookwood (Katonah, New-York). Voir aussi la liste de l'« Association for the Advancement of Progressive Education », Mr. Stanwood Coob, Washington, D. C.

simples pensions d'enfants, à la campagne, à la mer ou à la montagne, ayant pris le nom d'École Nouvelle à titre de réclame, Ferrière rédigea et fit adopter, une caractéristique de l'École Nouvelle type, qui comporte un programme maximum, dont 15 points sur 30 doivent être réalisés pour qu'une institution soit reconnue comme « École Nouvelle » par le Bureau International.

Voici ces trente points : Laboratoire de pédagogie pratique, où l'on tient compte des données modernes sur la psychologie de l'enfant. Internat d'éducation à la campagne. Groupement des élèves en « familles » et par maisons séparées sous la direction d'éducateurs mariés. Culture physique naturelle, associée aux jeux et aux sports. Travaux manuels éducatifs et obligatoires. Menuiserie, jardinage, élevage de petits animaux. Occupations libres, développant les goûts individuels. Excursions scientifiques ; voyages à pied ou à bicyclette, avec « campement » si possible et cuisine en plein air. Enseignement basé sur les faits d'observation et les expériences de laboratoire. Culture générale par la méthode scientifique, puis spécialisation graduelle et réfléchie, en vue d'une orientation professionnelle rationnelle. Intérêts spontanés de l'enfant ; étude active personnelle, faisant appel au jugement plus qu'à la mémoire. Recherche, classement, élaboration de documents. Enseignement limité à la matinée ; peu de branches par jour, par mois ou par trimestre. Méthode des centres d'intérêt. Classes mobiles ou horaire individuel de chaque élève. République scolaire, élection de chefs responsables, répartition des charges sociales. Récompenses pour les travaux libres. Punitons en corrélation directe avec les fautes commises. Émulation basée sur l'entr'aide, non sur la rivalité ou la concurrence. Éducation esthétique, travaux d'art, musique, chant et orchestre. Éducation morale, lecture du soir en commun, élévation de la pensée, éveil de la vie spirituelle.

APERÇUS NOUVEAUX SUR LES RELIGIONS PRIMITIVES (1).

Le 23 juin dernier, le R. P. Aupiais, provincial des Missions africaines, faisait au cercle de Sainte-Marie-de-la-Paix, une conférence qui méritait mieux qu'un auditoire d'une cinquantaine de personnes. Nous espérons bien revoir le conférencier dans un assez proche avenir, et lui demander de venir nous entretenir encore de ses chers nègres du Dahomey. Le R. P. Aupiais a passé, en effet, vingt-cinq ans dans ce pays, et il s'est plus particulièrement attaché à la peuplade des Fons, dont il a étudié la langue, l'art et la religion. Membre de l'Académie coloniale, le Père Aupiais est, bien qu'il s'en défende, un savant dont les travaux, dès qu'ils seront publiés, apporteront du nouveau dans les études ethnographiques.

(1) *N.D.L.R.* — L'article qui suit nous a été remis en septembre 1945. Vu l'abondance des matières qui nous étaient offertes, il ne nous a pas été possible de le faire paraître plus tôt. Nous le regrettons et nous en excusons. Nos lecteurs ont dû apprendre la mort soudaine du R. P. Aupiais, enlevé en pleine période d'activité. Nos hommages émus vont à sa mémoire. Des voix plus autorisées que la nôtre diront la conscience du savant et le zèle de l'apôtre. Nous voulons espérer que les travaux qu'il projetait de publier ont pu être confiés en temps utile à un digne continuateur de son œuvre.

Mais suivons-le plutôt. Après avoir rendu aux travaux des Taylor, Frazer, Schmidt, Durkheim, Lévy-Brühl, l'hommage qu'ils méritent, le R. P. Aupiais expose son point de vue critique concernant les idées actuellement admises dans la science des religions. Cette science, dit-il, a été trop pressée de s'intituler étude comparée des religions ; en effet, les termes de comparaison manquaient. Il eut fallu d'abord les comparer entre elles. Il était, aussi, assez surprenant de voir ces études accaparées ou presque par des hommes qui voulaient être étrangers à la chose religieuse, quand ils ne lui étaient pas franchement hostiles. Des préoccupations anti-théologiques inspirèrent la recherche. Un esprit opposé guidait les missionnaires ; là, on voulait à tout prix découvrir des traces de la révélation adamique. Les uns abaissaient le christianisme à n'être plus que le couronnement provisoire d'une suite de progrès psychologiques correspondant à une évolution somatique de l'humanité ; de là, l'importance accordée à la magie, au totémisme, aux tabous. Les autres voulaient, apologétiquement parlant, que ces religions fussent, dans leurs parties inférieures, de la sorcellerie, et dans leurs parties supérieures, une imitation démoniaque de la vraie religion.

Le conférencier reprochera également à la jeune science d'avoir abouti trop vite à un certain nombre de généralisations qui auraient dû être précédées d'études monographiques des cultes particuliers, suivis pas à pas, dans leur propre évolution, dans leurs emprunts à d'autres cultes, dans leur vocabulaire, dans leur cérémonialisme, dans leur relation de cause à effet avec la vie sociale, la vie morale, l'art, la littérature populaire. Il lui fait encore grief d'avoir tenu compte exclusivement des croyances et non du sentiment religieux, d'avoir oublié par conséquent que ces religions étaient une vie. De là, la fragilité du reproche que les langues primitives sont trop pauvres pour exprimer des croyances. Dernière faiblesse : une documentation indigène sérieuse n'avait pas précédé de

telles études. Le R. P. Aupiais a, pour son compte, comblé cette lacune par un contact permanent d'un quart de siècle avec les peuplades dahoméennes. Au surplus, il a eu l'heureuse fortune de rencontrer un mécène dont la générosité lui a permis de filmer d'imposantes cérémonies et de prendre ainsi sur le vif les plus claires manifestations de la vie religieuse.

Après cet exposé critique, le conférencier dresse le cadre où vont se dérouler quelques scènes typiques. « La religion, dit-il, absorbe, envahit la vie du primitif. » Si nous nous promenons aux heures matinales, nous remarquons tout le long des sentiers des mottes d'argile piquées de plumes, des paquets enveloppés de linges maculés, des auvents abritant un buste et, au-dessous, des fruits, des céréales, des objets d'art maladroitement taillés... ; il faut voir là autant d'offrandes apportées la nuit, en cachette, pour quémander une faveur ou écarter un maléfice. Au fond des halliers épais et des bosquets sacrés s'élèvent de toutes parts les autels, les monuments aux ancêtres...

Voici maintenant les personnes : on voit passer un homme endimanché portant un poulet vivant ou traînant derrière lui un cabri bêlant. L'oracle a prescrit d'offrir un sacrifice à la divinité. Un groupe de trois personnes marche gravement ; le féticheur en tête, portant le poison, va procéder à une épreuve. Scènes fréquentes et significatives. Observons les processions, les fêtes, les cérémonies ; ce qui les caractérise, c'est la cohésion, l'adhésion totale des foules : cortèges lents, silencieux, gestes pleins d'onction, de majesté même. Invocations, chants, danses exclusivement religieuses, tout est pénétré de ferveur.

Le missionnaire est parfois témoin de scènes étranges. Certain jour, il trouve le village en grand émoi. Les gens sortent affolés de leurs huttes. Venant on ne sait d'où, des messagers échevelés traversent les rues en courant, tandis que retentit le cri angoissé de : rouma ! rouma !

Un sacrilège vient d'être commis : par mégarde, une main profane a frôlé la tête du féticheur. Une calamité va s'abattre sur le peuple, si la divinité n'est apaisée promptement. Vite, tous les feux sont éteints, on met des habits de pénitence, on se lamente... Comment douter de la sincérité de croyances capables de causer de tels ébranlements? Longtemps, on avait cru à la malice, à la rouerie, aux stratagèmes des féticheurs. Bien au contraire, ils sont vigilants, dignes, austères et la confiance qu'ils inspirent répond de leur honnêteté. Au lieu de vouloir à tout prix que la religion sorte de la magie, n'est-il pas plus conforme aux faits d'admettre que l'idée du divin est préexistante en l'homme le plus fruste? Magie et sorcellerie semblent être bien plutôt des formes corrompues dérivant d'une déviation de la religion que des aspects premiers de celle-ci.

Et d'un ton ému, vibrant de conviction, le R. P. Aupiais d'affirmer que le fétichisme, quoi qu'on en pense, présente tous les caractères des vraies religions. Il aligne aussitôt les arguments en faveur de sa thèse :

a) Le fétichisme, dit-il, vient du fond des âges, identique à lui-même, sans corruption, ne subissant qu'une lente évolution dans son appareil liturgique.

b) Le fétichisme agrège son homme en lui imposant un contrôle sévère, des observances rigoureuses. Aussi, ne compte-t-il que des fidèles. Là, le monde, au sens religieux du terme, n'existe pas ; et l'hypocrisie, le respect humain avec les lâchetés qu'il entraîne, le laïcisme y sont inconnus. Les rapports avec la divinité finissent toujours par être bons ; les fautes sont expiées, les sacrilèges réparés. Le fidèle ne connaît pas la tiédeur si l'on en juge par cette réflexion d'un jeune converti auquel le R. P. demandait : « Mais comment as-tu pu croire à ces choses-là? — Je n'en sais rien, répondit le néophyte, mais ce dont je suis sûr, c'est que j'aimais beaucoup mon Dieu. »

c) Le fétichisme embellit la vie des primitifs grâce à

une riche floraison de divinités. Il leur donne un sens aigu de la dignité de la personne humaine par les initiations successives et les consécérations qui marquent les principales étapes de leur vie.

d) Enfin et surtout, c'est une religion de race qui ignore le fanatisme, reste ouverte et ne répugne pas à l'introduction de cultes nouveaux. Pierre d'attente pour nos missionnaires chrétiens, champ fertile se prêtant éminemment à la prospection des valeurs morales et spirituelles. Mais il convient d'y aborder avec prudence, de s'y mouvoir avec tact et sympathie. . . Et les inflexions persuasives de la voix, le clair regard de deux yeux bleus, l'élan de tout l'être, disent éloquemment l'amour que le R. P. porte à ces populations qu'il a si longuement et si assidument fréquentées.

Il y aurait encore bien des choses à rapporter de ce riche entretien, mais nous devons nous en tenir à un simple compte rendu. Pourtant avant de terminer, nous croyons opportun d'attirer l'attention des amateurs de sociologie sur certaines thèses dont les conclusions semblent ne plus devoir s'accorder avec les vues récentes du Père Aupiais. Nous voulons parler de celles de Durkheim sur les formes élémentaires de la vie religieuse, de Lévy-Brühl sur la mentalité primitive et de Fauconnet sur la responsabilité.

Le primitif ne se soumet pas à des observances mécaniques : chez lui croyances et sentiments ne font qu'un. On découvre en lui la spontanéité et la chaleur du vrai croyant. Le primitif ne raisonne pas autrement que nous ; la logique qui le guide n'est pas différente de la nôtre. Pas plus que nous, il ne croit à la possibilité de voir une panthère se changer en femme, mais il nous donne une explication du symbolisme totémique : les premiers ancêtres, quasi-divins, dit-il, pouvaient opérer cette transformation. Enfin si on y regarde de près, on ne trouve pas chez les primitifs qu'une responsabilité collective, mais aussi et surtout une responsabilité individuelle très

nette. Il y a une conscience morale et portant un très fort sentiment de culpabilité, un sens aigu du péché, dont le résultat est que neuf fois sur dix le coupable se dénonce, ce qui rend assez rare le recours aux ordalies.

Nous voilà loin de ces théories qui, il faut bien le dire, blessaient nos sentiments esthétiques, mais on les donnait pour le dernier mot de la science et force était donc de les accepter, du moins provisoirement.

Jean AUDEBERT.

CHRONIQUES.

« LE SCRIBE ÉGYPTIEN ».

Nous sommes en retard pour saluer l'apparition d'une nouvelle revue en langue arabe, *al-Katib al-misri, le Scribe égyptien*. Sans doute la personnalité de son rédacteur en chef nous est chère et la *Revue du Caire* s'en voudrait d'insister sur les mérites d'un de ses plus fidèles collaborateurs, d'un de ses fondateurs, le Dr Taha Hussein.

Avec cette direction, le programme est tel qu'on peut l'attendre, et le manifeste publié en tête du premier numéro (octobre 1945) n'est pas fait pour nous étonner. Taha Hussein est un des plus nobles représentants de la culture arabe, aussi bien par sa connaissance du passé littéraire que par ses qualités personnelles d'écrivain. Hier déjà, il avait infusé un sang nouveau par l'apport d'idées occidentales, nourries d'esprit antique. Son appel, aujourd'hui, est d'une émouvante solennité. Cet intellectuel souffre du désordre politique qui s'étend sur l'univers, et il a conscience que les intellectuels de toutes les parties du monde ont une mission d'affectueuse union. Ce message d'amitié, il le transmettra en arabe, et la récente création de la Ligue panarabe lui donne une opportunité providentielle. Au-dessus des mémoires trop polis des diplomates, du nationalisme étroit de certains politiques, les intellectuels doivent tenter l'impossible, les « clercs ne doivent pas trahir ».

Trois numéros du *Scribe égyptien* ont paru et leurs sommaires attestent la qualité des collaborateurs et la variété des matières : études littéraires, problèmes politiques et financiers, propos

de géographie économique et récits de voyages, poésies et nouvelles, comptes rendus.

Nous signalerons seulement dans cette brève notice les articles qui touchent à la vie française : *Hommage à Paul Valéry*, *La quatrième République*, *La femme dans les contes de Voltaire* (Taha Hussein).

Que le *Scribe égyptien* remplisse son rôle avec la foi et l'élégance qui caractérisent son envol, c'est notre vœu le plus ardent.

G. W.

A PROPOS DES « ROSIERS BLANCS »

DE M^{me} SIMONE.

SINCÉRITÉ DE LA CRITIQUE.

Elle est grande et mérite le respect, cette sincérité. Soumise, ces jours-ci, à une épreuve douloureuse, elle a triomphé sans tapage ; mais fermement. Il s'agissait, pour nous tous, d'avouer qu'une pièce de M^{me} Simone n'était pas bonne. Et nous aimons M^{me} Simone.

Sa carrière d'actrice a été merveilleuse. Toute jeune, à peine au sortir des leçons de Charles Le Bargy, un grand artiste, celui auquel, le plus aisément, on comparerait Laurence Olivier dans Richard III, et qu'elle choisissait pour mari, elle s'imposa, dans le répertoire naissant d'Henri Bernstein. Son souvenir est inséparable du *Détour*, du *Secret* surtout, chef-d'œuvre de son auteur, et chef-d'œuvre de la comédienne. Inséparable du *Retour de Jérusalem*, de Maurice Donnay.

Elle n'a, en somme, jusqu'à ces dernières années, jusqu'à l'*Acheteuse* de Stève Passeur, eu que des succès. Elle a été, passionnément, comédienne... Nous l'avons, brusquement, vue

se transformer en romancière et en auteur dramatique. De beaux romans, *Désordre, Jours de Colère, le Paradis terrestre*, de 1930 à 1939, révélaient, non son exceptionnelle intelligence, qu'on admirait depuis longtemps, mais ses dons de conteur, d'animatrice, de styliste. Et quand, en collaboration avec François Porché, son nouveau mari, rêveur sensuel, elle fit représenter *Un roi, deux dames et un valet*, nous crûmes devoir porter à son actif le mouvement scénique, les ripostes claquantes qui appellent la mimique, l'âpreté de ces dialogues où la nouvelle favorite de Louis XIV, M^{me} de Maintenon, écrase avec perfidie les derniers espoirs de la Marquise de Montespan. Les scènes entre Simone (Maintenon) et Germaine Dermoz (Montespan) demeurent inoubliables.

Et l'an passé, demeurée seule, frappée au cœur par la disparition du plus tendre des compagnons, elle s'obligeait à improviser, à la demande de Baty, une *Emily Brontë* dont on pouvait à la rigueur discuter les conclusions, le découpage en tableaux, mais non point l'intérêt constant, l'ingénieuse variété, la vigueur et l'audace.

Sur quoi, on nous annonce les *Rosiers blancs*, représentés dans un théâtre, les Mathurins, où nous nous sentons frôlés par le fantôme de Pitoëff; où, tant de fois, ont coulé les larmes vraies, où s'est crispée la petite bouche désespérée de Ludmilla Pitoëff. Celui qui le dirige aujourd'hui, Marcel Herrand, est de l'avant-garde; il cherche; souvent il a trouvé. Le résultat ne faisait pas de doute pour nous...

Imaginez notre déception, quand vous saurez que les *Rosiers blancs*, dans leur lent déroulement, dans une atmosphère qui n'est pas de notre temps, font songer aux « tranches de vie » des débuts d'Antoine; ou aux grisailles de Dickens; ou — car Dickens, vous pensez, nous l'adorons toujours; le charme, la mélancolie qu'il a répandus sur notre enfance, nous les éprouvons, chaque fois que nous nous approchons de lui, — plutôt de d'Ennery — *les Deux Orphelines*; — ou d'Hector Malot — *Sans famille* — ... En plus délicat que d'Ennery, sans doute; en moins bourgeois et gnangnan que Malot, évidemment... Mais enfin...

Qu'allions-nous faire? Nous en tirer par quelques compliments

tièdes ; de grandes indulgences et de menues critiques, de façon à ne pas attrister notre grande amie ? Mon Dieu, ce n'était pas une question qui engageât l'avenir du théâtre... On aurait pu s'arranger. Parler d'intimisme ; de sensibilité quasi-maternelle ; du sursaut d'une âme généreuse devant les vilenies de l'humanité ; de la pitié charmante qui émane de cette pièce envers l'enfance innocente ; des âmes de cristal, brisées au contact du réel... Vous allez voir, tout cela se serait appliqué, « comme de cire », au *Rosiers blancs*.

Mais tout de même... Après les « mensonges qui nous ont fait tant de mal », recommencer à mentir !... Voiler la vérité pour l'une, quand on a mission de la dire à tout le monde ! Créer des auteurs tabous... A l'heure où, vraiment, le théâtre, à tous risques, s'efforce de muer, de changer de peau, de se débourgeoiser ; de devenir tragique ou tout au moins poétique, — paraître accepter ce recul ; se renier en somme... Pour ma part, je le jure, je n'en ai pas dormi de la nuit. L'article parti, qui était dur, je me demandais encore s'il ne fallait pas courir à l'imprimerie et l'amollir un peu. J'ai résisté. A Dieu vat !... Et mes confrères, à un ou deux hésitants près, ont fait comme moi. Eux aussi, ils avaient eu leur nuit blanche.

Maintenant, voici ce que c'est, les *Rosiers blancs*. Deux enfants vêtus de noir, Marcel et Pauline, deux orphelins, arrivent à Paris. La maman, en mourant, — à Montpellier, — leur a ordonné de se réfugier auprès de leur tante Alice. Pauline veillera sur Marcel, comme sur un petit enfant. Marcel sera courageux, et il travaillera assez pour entrer au Conservatoire. Nous voyons tout de suite que, des deux, la tête charmante, l'âme fière, inflexible, le cœur pur, c'est Pauline. Nous devinons vite que deux anges vont se trouver en Enfer ; deux diamants dans la boue ; deux innocents dans la crapule. Voilà l'embarquement à la Dickens...

La crapule, malheureusement, est tout ce qu'on peut rêver de convenu, d'usé, de factice. Tante Alice, toujours sans le sou, diant de chocolat quand la huche est vide, abrite un amant quadragénaire, un peu fatigué, un peu gouape, de silhouette et de voix, Villeneuve. Et sa fille Louissette, grandie près du couple veule, trouve le moyen d'être plus atroce que tout le reste...

Cynique, dévergondée, ne pensant qu'à la noce, elle s'acharne à voler l'amant de sa mère. Sa chair lui plaît, presque ridée. L'inceste l'excite, si peu qu'il y en ait. Et faire souffrir sa maman, n'est-ce pas tentant? . . . Voilà du roman noir. Presque du roman naturaliste ; mais charbonné à gros traits ; et naïf par ses excès.

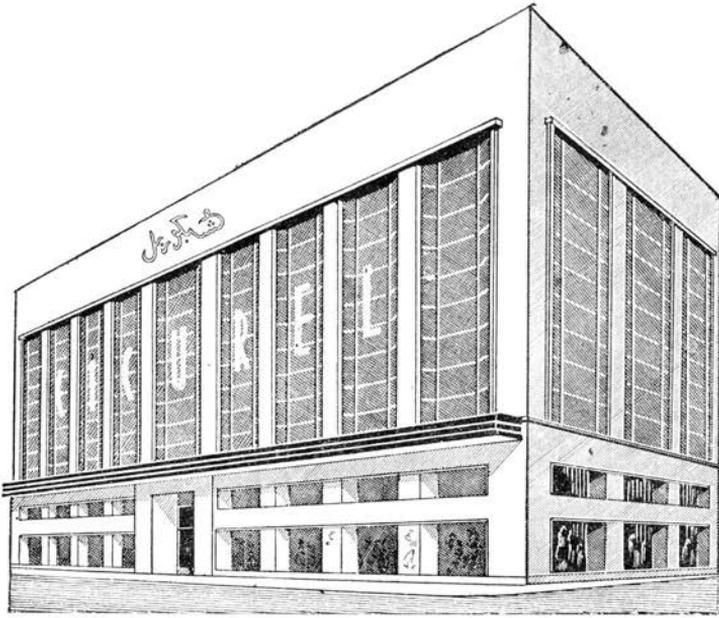
Louissette, effrontée et lascive, va, en outre, essayer de séduire le petit Marcel, et y réussir presque. Elle le rendra paresseux ; il ratera le concours de violon du Conservatoire ; il boira dans des bars, horreur ! et en rapportera des accessoires de cotillon . . . De son côté, Pauline (nous attendions que Villeneuve se conduisît avec elle comme un dégoûtant, c'était dans la ligne ; mais la menace ne s'est pas réalisée, et nous portons cette réserve à l'actif) se laisse escroquer le précieux argent, apporté de Montpellier, par l'immonde Villeneuve . . . Mais voilà que l'immonde Villeneuve — Dieu sait comment ! — a des crises de pureté. Il rendra l'argent et, après une tentative de suicide de Pauline que la métamorphose de son frère désespère, il paye le retour des deux dépayés, des deux déracinés, pour Montpellier . . .

On veut trop nous attendrir, par des moyens trop éprouvés . . . Ce qu'on appelle des moyens sûrs ; ceux qui ne réussissent plus . . . Et puis, Pauline exagère. Non la pureté, que nous adorons ; mais l'ignorance de la vie. Elle n'a donc rien lu, rien vu, rien deviné, — à Montpellier ? Et quand elle voit les gens se battre, — les soufflets foisonnent chez Tante Alice, — elle a besoin de s'écrier : « Sur ta face, qui est à l'image de la face de Dieu ! » . . . Vraiment ? A quelle époque sommes-nous ? On nous rajeunit de cent ans, pour le moins. Dans une scène pathétique, les rires ont moutonné, dans la salle.

L'adresse n'y fait rien . . . Le talent, — presque le génie, — d'une enfant de quinze ans, Lise Topart, qui joue le rôle de Pauline avec une sincérité, une noblesse, un accent inoubliables, ne peut sauver les *Rosiers blancs*. S'il s'agit d'aller applaudir une petite merveille, — ils peuvent avoir trois cents représentations.

J'en serai heureux. Cela mettra d'accord mon cœur et ma raison.

Robert KEMP.



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

“AL-CHARK”

PREMIÈRE SOCIÉTÉ ANONYME ÉGYPTIENNE
D'ASSURANCES SUR LA VIE

Entreprise privée régie par la Loi n° 92 de 1939 et enregistrée sub. n° 2

Les circonstances actuelles imposent à tous et plus
que jamais le devoir de veiller à la sauvegarde
des intérêts de leur famille.

SIÈGE SOCIAL : au Caire en l'Immeuble de la Compagnie
15, Rue KASR EL-NIL, 15

AGENCES et REPRÉSENTANTS PARTOUT

R. C. 35

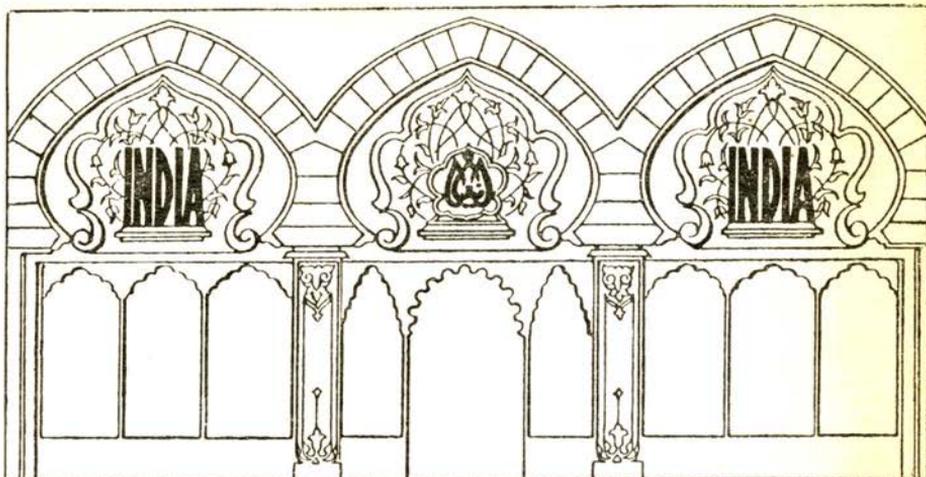
LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 400
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



THE HOUSE OF PRESENTS

55, SH. IBRAHIM RASHA, TEL. 41189

C.R. 35544

& 37, SH. KASR-EL-NIL., TEL. 59427

CAIRO

MONTRES...

BIJOUX...

LA MAISON DE QUALITÉ

◀ **INDIA** ▶